

Jean-Luc Bourgeois
Friedrich Nietzsche
vie, œuvres, fragments



éditions de l'éclat

Il est rare qu'une œuvre soit aussi intimement liée à la vie de son auteur, comme celle de Friedrich Nietzsche (1844-1900), qui écrivait à son ami Jakob Burckhardt: « j'ai atteint le point où *je vis* comme *je pense*. » Et c'est de ce *point-là* qu'est parti Jean-Luc Bourgeois dans ce livre, suivant pas à pas *les travaux et les jours* d'un homme qui est allé bien au-delà de ses propres forces, pour élaborer l'une des philosophies les plus radicales et les plus bouleversantes de notre modernité.

Ainsi, c'est un *Nietzsche par lui-même* qui est donné à lire, où tous les événements de sa biographie sont documentés par des extraits de l'œuvre elle-même: livres publiés, lettres envoyées, mais aussi les milliers de brouillons et notes posthumes, accompagnés par des extraits de correspondances de tous ceux qui de près ou de loin ont approché Nietzsche, depuis la pieuse enfance à Röcken jusqu'aux douze années prostrées à Weimar, après l'effondrement de Turin en 1888. Et l'on voyage ainsi de Bâle à Sils-Maria, de Zurich à Messine, de Nice à Rapallo, en compagnie des amis fidèles Overbeck ou Gast, des confrères Rohde ou Ritschl, des nombreuses amours ou confidentes, Cosima Wagner, Lou Salomé, Malwida von Meysenbug, Louise Ott, Meta von Salis, avec l'ombre toujours d'une sœur possessive et grotesque, si elle n'en était pas nuisible, et celle de Richard Wagner, adulé puis haï, tout comme cette Allemagne qui lui devient « importune et étrangère » au fur et à mesure que s'y amplifie la menace antisémite accompagnant sa décadence.

Musicien, philosophe, écrivain et scénariste, Jean-Luc Bourgeois (1947) a commencé à s'intéresser à Nietzsche il y a plus de quarante ans et – outre des travaux universitaires sur l'homme et l'œuvre –, il a co-réalisé en 2012 avec Bertrand Theubet un documentaire : *L'alpiniste et le prophète. Curt Paul Janz, Friedrich Nietzsche et la musique*. En 2019, il a publié aux éditions Van Dieren, *La Mesure des vents*, sorte de voyage initiatique autour du chef d'orchestre Ernst Ansermet et de l'archipel des Açores, battu par les vents. Il vit et travaille à Lausanne.



En couverture : André Marfaing, *Sans titre*, 1971,
acrylique sur toile, 99 x 81 cm
Photo : Bertrand hugues.



EAN : 9782841624928
ISSN : 0760-9620

Collection « philosophie imaginaire »
www.lyber-eclat.net

Table

<i>Liste des Abréviations des œuvres de Nietzsche</i>	6
-----------------------------------------------------------------	---

<i>Avant-propos</i>	7
<i>Note sur la typographie</i>	22
<i>Remerciements</i>	24

PREMIÈRE PARTIE : LE MUSICIEN PHILOLOGUE (1844–1879)

1. Antécédents familiaux et enfance (1756–1856).	27
2. L'adolescent et l'étudiant (1857–1868)	63
3. L'apprenti professeur bâlois (1869–1871)	119
4. Le professeur à la peine (1872–1875)	159
5. Les années bâloises de crise (1876–1878)	217

DEUXIÈME PARTIE : L'ÉCRIVAIN-PHILOSOPHE MUSICIEN (1879–1887)

6. Maladies, errances & révélations (printemps 1879–été 1881)	269
7. « L'expérience » ou « l'affaire » Lou (automne 1881–automne 1882)	321
8. La rédaction de <i>Ainsi parlait Zarathoustra</i> (automne 1882–hiver 1883-1884)	365
9. Vers un « Prélude à une philosophie de l'avenir » (printemps 1884–été 1885)	427
10. L'œuvre réappropriée (automne 1885–hiver 1887)	471

TROISIÈME PARTIE : DU PHILOSOPHE ARCHITECTE AU « DIEU » FOUROYÉ (1887–1901)

11. L'élaboration de <i>La Volonté de puissance</i> (printemps 1887–hiver 1888)	523
12. Égaiements & réélaborations (printemps 1888–été 1888)	575
13. L'euphorie turinoise (automne 1888)	619
14. De l'embrasement à l'effondrement (décembre 1888–début janvier 1889)	649
15. Nietzsche mort-vivant en voie de posthimité (janvier 1889–1901)	687

<i>Épilogue : Nietzsche, Biographe « involontaire d'une âme »</i>	737
-----------------------------------------------------------------------------	-----

ANNEXES

<i>Tableau synoptique de la vie de Nietzsche</i>	744
<i>Indications bibliographiques</i>	748
<i>Répertoire chronologique de quelques thématiques dominantes</i>	750
<i>Index chronologique des textes cités de Nietzsche</i>	753
<i>Index des noms de personnes et de lieux</i>	758

DU MÊME AUTEUR

L'Alpiniste et le prophète. Curt Paul Janz, Friedrich Nietzsche et la musique,
documentaire co-réalisé avec Bertrand Theubet, A contrario films, 2012

La Mesure des vents, Van Dieren éditeur, 2019

Jean-Luc Bourgeois

Friedrich Nietzsche

Vie, œuvres, fragments

éditions de l'éclat

Abréviations

A	<i>Aurore</i> (1880-1881)
AC	<i>L'Antichrist</i> (1888)
CI	<i>Le Crépuscule des idoles</i> (1888)
CW	<i>Le cas Wagner</i> (1888)
DD	<i>Dithyrambes de Dionysos</i> (1888-1889)
DMG	<i>Le Drame musical grec</i> (1870)
EH	<i>Ecce homo</i> (1888)
GM	<i>La Généalogie de la morale</i> (1887)
GS	<i>Le Gai savoir</i> (1881-1882 ; 1887)
HTH	<i>Humain trop humain</i> (1876-1878)
HKG	<i>Historische-Kritische Gesamtausgabe</i> (5 vol. parus, 1933-1939)
INT I-IV	<i>Considérations intempestives</i> (1873-1876)
KGB	<i>Kritische Gesamtausgabe der Briefe</i>
NCW	<i>Nietzsche contra Wagner</i> (1888-1889)
NT	<i>La Naissance de la Tragédie dans l'esprit de la musique</i> (1871-1872)
OSM	<i>Opinions et sentences mêlées</i> (1879)
PBM	<i>Par-delà bien et mal</i> (1885-1886)
PTG	<i>La Philosophie à l'époque tragique des Grecs</i> (1873)
RVV	<i>Renversement de valeur de toutes les valeurs</i> (1888)
RWB	<i>Richard Wagner à Bayeurth</i> [INT IV]
ST	<i>Socrate et la tragédie</i> (1870)
SJ	<i>Saint Janvier</i> [GS livre IV]
VD	<i>La Vision dionysiaque du monde</i> (1870)
VM	<i>Vérité et mensonge au sens extra-moral</i> (1873)
VO	<i>Le Voyageur et son ombre</i> (1879-1880)
VP	<i>La Volonté de puissance</i> (1885-1888)
Z	<i>Ainsi parlait Zarathoustra</i> (I: 1883 ; II-III: 1884 ; IV: 1885)

Avant-propos

Bizarre ! Je suis à chaque instant dominé par la pensée que mon histoire n'est pas seulement personnelle, que je fais pour beaucoup quelque chose d'utile à vivre ainsi et me former et prendre note : il en est sans cesse comme si j'étais une pluralité, et je m'adresse à elle [de manière] intime – sérieuse – consolatrice.
(7[105]1880)

Ne voir en Nietzsche qu'un joueur de flûte, un pitre merveilleux qui bigarre son vêtement pour être vu de loin ; ne pas voir ce qui fait sa grandeur, son lyrisme, son élan [-] c'est qu'il n'a pas pensé, mais vécu sa pensée et que sa pensée issue de son être entier est la vérité même pour lui, la seule possible, la seule exacte pour lui et que faut-il de plus ?
(C. F. Ramuz, *Journal*, 15.6.1902)

Nietzsche par lui-même ?

Nietzsche. À peine son nom est-il prononcé qu'une image s'imprime chez quiconque a eu vent du personnage affublé de ce préfixe « Ni- » lesté de négation (ni... ni, nihilisme, *nichts*, *nie*, etc.). Cette image a fluctué selon les époques, se doubla à certaines périodes d'une cohorte d'attitudes, de mythes et de commentaires déboussolant le curieux jusqu'à lui en perturber l'accès.

S'agit-il d'un fou de génie ? d'un littérateur bardé d'opinions aussi nombreuses que gratuites ? d'un penseur abyssal ? d'une victime emblématique de ses propres perspectives explosives ? du héraut des forts crachant imprécations et anathèmes à l'encontre des faibles ? Nous fourvoie-t-il par son écriture et son style flamboyants ? Lui tendons-nous une oreille complaisante trop excitée par la puissance de résonance dont il sait si puissamment empreindre ses idées ? « Le branle qu'il nous communique... est antérieur à la perception de ce qu'il dit », remarquait finement un de ses grands lecteurs oublié : Charles Du Bos (*Journal* du 5.1.1925).

Son nom rode, disparaît et revient comme s'il était toujours "déjà là", comme nous précédant de ses perspectives et réponses provocatrices, paradoxales, voire contradictoires, au vu des bouleversements et crises de valeurs qui se sont enchaînés après lui. Circonstance aggravante, tombé sous l'emprise de la folie le philosophe s'était tu, mais avait survécu plus d'une décennie en fils cérébralement blessé revenu chez sa mère, pendant que toutes sortes d'interprétations, de portraits et de mystifications se développaient déjà autour de sa figure, tant au sein des mondes germanique, français, italien et hispanique, que chez de plus rares Anglo-Saxons, Russes et Japonais. Venus de divers horizons littéraires, artistiques, intellectuels puis philosophiques, nombre d'amoureux du personnage

et des parcours aventureux de sa pensée se manifestaient sous de multiples formes. Ainsi son patronyme s'incrusta pour le meilleur et le pire aux carrefours des tendances esthétiques, idéologiques, politiques et religieuses sillonnant la modernité et son après.

Autour de quoi se noue une telle attirance, mais aussi ce rejet parfois virulent que l'évocation de Nietzsche suscite chez certains depuis plus d'un siècle ? Ces excès à double sens ont parasité sa réception, mêlée, voire brouillée du présent historique des lecteurs, si bien qu'on n'y percevait que ce que l'on voulait y entendre, sans assez interroger le timbre, l'impact et la cible animant son écriture apparemment si accessible. Toutefois ces déficiences n'ont pu diluer la nature particulière de son cas et de son action, ni édulcorer sa solitude croissante et douloureuse, vécue au terme d'un siècle industriel, chauvin et impérialiste.

Nietzsche s'y percevait en « machine », en baromètre sensible aux climats de basse pression pessimiste, aux sautes dionysiaques et dépressions nihilistes, aux chocs psychotiques dont le siècle à venir serait si friand, si bien que ses trajets de vie et de pensée reflètent *aussi* quelque chose de constitutif, remuant au cœur de notre histoire européenne récente. Mesurer la portée d'un tel phénomène demande d'opérer une démythisation de sa figure et des pensées qu'on lui prête trop généreusement ou trop parcimonieusement, afin de contrer l'oubli de ses origines, la surdité aux situations existentielles qu'il rencontra, l'insensibilité aux dispositifs rhétoriques mobilisés par sa parole d'abord poétique puis philosophique.

Dans un premier temps, j'ai entrepris une chronologie de la vie et de l'œuvre de Nietzsche dans le cadre restreint d'un projet de mémoire traitant de ses rapports avec la maladie, il y a quarante-cinq ans. Je notais alors :

7 nov. 1974 : Comment rendre compte des conjonctions et disjonctions qui animent la biographie et la maladie de Monsieur Nietzsche, le long du nomadisme transfrontalier et des projets livresques qui le mobilisaient continûment ? Pour l'instant, je repère, *lento e cantabile*, ses propos sur la maladie, sur sa maladie et sur les maladies qu'il croit diagnostiquer dans la modernité.

14 nov. 1974 : En quête d'une distance que je voudrais fertile avec cet auteur, je tâtonne de texte en texte, me refuse de rentabiliser ma lecture selon des liaisons plaquées hors contextes, ou de prétendre orchestrer le maelstrom des problématiques entrelacées autour du moindre thème nietzschéen. Plus je découvre, plus se précise la difficulté d'assembler en un tout compact et selon des axes non artificiels un penser propre à lui, à ses livres et à ses parcours existentiels.

Comment attester de l'imbrication du vécu et de la forme en acte au cœur de sa pensée et des jeux de forces impulsant sa visée philosophique ?

Comment restituer et analyser le cheminement d'une pensée riche des tensions qui l'incurvent au virage de ses contradictions apparentes ? Plus difficile encore et symptomatique du "cas Nietzsche" : comment lui échapper tout en s'en approchant au plus près, grâce aux carnets et aux lettres balisant le chemin ?

27 nov. 1974 : Nietzsche reconnaît sa dette envers la maladie, ou plutôt issue de ses états maladifs et dont bénéficie selon lui sa philosophie. Dans la maladie, le corps "parle", sur le mode négatif, la douleur agit, la lutte s'engage, la vie expose les affects à la nudité que révèle la souffrance. Le mal-être physique confirme et aiguise le grand soupçon nietzschéen porté sur les valeurs : en continuité avec leur éternisation métaphysiquement et moralement inspirée, la maladie détourne l'énergie de la vie, ravine de menaces à répétition le destin, jusqu'à le pulvériser en mort, en folie... ou en nouvelle santé créée par l'art de la guérison. Nietzsche perçoit l'être-malade autant en son corps qu'en le corps politique, social et culturel investi par ses contemporains ; « l'esprit de pesanteur », « le ressentiment » et la culpabilité sont les formes pathogènes qui mettent en échec l'affirmation de la santé, et alimentent un nihilisme rampant. La pointe acérée de la douleur frappe de son tranchant au cœur du présent, le charge d'un mal sans plus de visée morale.

L'expérience physiologique précocement induite par la maladie engendre chez lui une lucidité spécifique ; elle favorise de nouvelles perspectives sur les choses, aussi bien dans l'ascension que dans la chute. L'association du médical et du philosophique précipite la réflexion dans un jeu de paradoxes et de contradictions dont Nietzsche n'est guère avare, quitte à produire beaucoup de confusions chez son lecteur. Ce qui suscite mes interrogations touche au rôle fondateur que lui-même finit par attribuer à ses états maladifs, vécus comme une violente expérimentation de soi, jusqu'à les rendre redevables de l'émergence « charnelle » de ses œuvres, en termes d'accouchement ou d'expulsion douloureuse.

Puis mon cheminement au gré de Nietzsche prit d'autres tours et détours thématiques, mais la conviction y demeura ancrée que seul un parcours chronologique et biographique permettait de dérouler une perspective génétique et dynamique évitant toute confrontation massive et artificiellement arrêtée sur des sujets préétablis. Au final, l'agir de ce philosophe fait émerger une foule d'horizons diversement modulés, où alternent des nuances physiologiques douloureusement vécues et ressenties, tout en condensant à certains moments de crise une masse considérable d'émotions, de désirs et de synthèses réflexives décisives. Un tel parcours rend tangible la cohésion entre vie, pensée et création régissant

son univers créateur. Vouloir faire l'économie de la triplicité telle qu'il l'explicité ci-dessous, entre musique, passion et personne, conduirait à des contre-sens ou à une saisie trop unilatérale des problèmes innervant sa philosophie protéiforme.

Notre périple biographique, au contraire, scandé au fil du temps par la parole épistolaire, l'expression littéraire et le vécu du philosophe trame une figure de Nietzsche à définitions variables, perçu tour à tour comme musicien artiste du langage, en héros mélancolique ou bouffon hilare – « la bouffonnerie même est parfois le masque d'un funeste savoir trop certain » (PBM § 270) –, comme personne-repoussoir et écrivain-prophète en porte-à-faux avec le monde des Lettres :

Le plus intelligible dans le langage n'est pas le mot lui-même, mais le ton, la force, la modulation, le tempo avec lesquels une série de mots est prononcée – bref la musique derrière les mots, la passion derrière cette musique, la personne derrière cette passion : tout ce qui donc ne peut être écrit. C'est pourquoi l'activité littéraire ne mène à rien. (3[1/296]1882)

À la fin des années 1980, de violentes douleurs dorsales me contraignirent à un plat de lit radical durant plusieurs semaines. Que faire dès lors, sinon lire, le regard au plafond, le livre plaqué sur un pupitre transparent, les deux bras mobilisés à chaque tourne de page ? Peu avant cette période d'immobilité forcée, j'avais par chance acquis les huit volumes de poche comprenant l'ensemble des lettres de Nietzsche éditées par Mazzino Montinari. Dans mon malheur relatif, l'aubaine de cet arrêt fut féconde : je lus crayon en main les centaines de lettres du philosophe, étalées sur une quarantaine d'années (mi-1850 – début 1889). Ma situation bloquée ménageait une continuité d'approche de son existence arpentée en ses propres termes et rythmes. Ma posture de patient affinait ma réception "physiologique" du personnage et en recomposait mentalement les mille facettes révélatrices. L'exercice me fit découvrir par quels biais saisir les nombreux éléments biographiques, désormais accessibles de manière sûre, en vue de mieux discerner les manières dont ce « penseur existe personnellement par rapport à ses problèmes de telle sorte qu'il trouve en eux son destin, sa détresse et son meilleur bonheur » (GS § 345 *Morale comme problème*). L'histoire de sa vie figurait de plein droit en soubassement de son œuvre, basse continue battant au cœur de sa pensée au travail. Ses cheminements et leurs nombreuses variations ouvraient à une compréhension synthétique et "synergique" du personnage.

À cette première traversée épistolaire succédèrent une mise en forme et une traduction partielle d'un premier assemblage d'extraits que je dictai allongé à une amie, choisis pour dessiner *en ses termes propres* un portrait suggérant ses manières physiques concrètes et expérimentales de philosopher sur des modes métaphoriques et poétiques. Je compris peu à peu ce qu'un tel portrait pouvait avoir de suggestif et d'incitatif en faveur d'une lecture mieux informée de ses li-

vres. Car le lecteur fait face, an plan formel, à un foisonnement de chapitres, d'aphorismes, de poèmes et de maximes, porteurs en leurs manières diverses d'un constant appel à la pensée, à la voix, au chant et à l'oreille. Sa lecture le confronte au contrepoint complexe induit par les quatre couples stylistiques déployant son dire : la pensée de l'écrivain-philosophe nous est transmise par livres composés (NT, INT, A, GS, Z) et chapitres rassemblés (HTH I, PBM, CI) ; par séquence d'aphorismes (OSM, VO) et de poèmes (épilogues HTH et PBM, déb. et fin du GS, DD) ; par pamphlets (GM, CW, AC) et projets de grand œuvre systématique (VP en chantier) ; par cahiers, carnets et dossiers posthumes (*Nachlaß*) accumulant versions, esquisses, titres et plans. L'observation informée de ces matériaux-ci montre, aux dires des philologues attelés à leur déchiffrement, que Nietzsche se relisait beaucoup et sur de longues durées, corrigeant, complétant, recopiant, biffant au gré des périodes. Elle révèle l'excellente mémoire spatiale de l'écrivain, tabulant mentalement les lieux thématiques à travers temps et cahiers réels.

Pris au jeu, je complétais mon texte *in progress* au fil du temps, relisant l'ensemble de l'œuvre publiée et posthume, remontant vers ses ascendants, descendant vers le sort posthume complexe de sa figure et de ses écrits. Il m'a fallu refaire à intervalles irréguliers le voyage à travers cette vie, au rythme de ses multiples témoignages, jusqu'à la version proposée ci-après. Toutes les traductions de Nietzsche, y compris celle des œuvres publiées, sont de mon fait ; elles privilégient le sens littéral et l'ordre des mots de l'original allemand, plutôt que l'élégance d'un français littéraire faisant la qualité des traductions existantes, avec le revers de se montrer imprécises, édulcorantes et rarement harmonisées. Je simplifie la langue qu'elles veulent embellir et traduis en continuité l'œuvre édité de Nietzsche, sa parole épistolaire et son écriture solitaire, *pour lui-même*. Qu'un même traducteur opère à travers tous ces registres et au long d'une vingtaine d'années créatrices n'est pas commun. Beaucoup de temps me fut nécessaire pour entrer dans l'intimité d'une langue déployée sur un si long terme et au gré d'autant de genres. Il en résulte une chronique à plusieurs voix, décrivant le devenir d'un personnage tout à fait à part dans son individualité et sa créativité, en cherchant à restituer la suite de ses parcours existentiels et réflexifs, sans autre ambition qu'une approche doublement circonspecte et intense, en ses propres termes comme selon ceux de ses interlocuteurs et témoins proches.

Au long des années, cadencées d'approches et de distanciations prolongées, la lecture de Nietzsche m'a ouvert à l'écoute qu'appellent ses modes de dire et les gestes spécifiques animant sa pensée. Pratiquer cette écoute fait déchiffrer, épeler, débusquer et ruminer quantité de textes, fragments, lettres et "scènes" de la vie du penseur ; elle conduit à décrypter l'organisation et les spécificités intrinsèques d'une écriture et d'un style traversés d'une vive conscience du langage et de ses retentissements possibles dans l'oreille d'autrui. Soucieuse de rester la plus réceptive, la plus mobile et la moins doctrinaire possible, pareille

lecture auriculaire poursuit plusieurs voies simultanément ; elle repère la démultiplication contrapuntique des voix, trace la trame polyphonique des échos de texte en texte, dessine leur réseau intervocal et sa partition langagière sur plusieurs portées. Elle s'efforce de demeurer sensible aux tâches, au devenir et au destin du philosophe, attentive aux textes et aux cycles que tous trois mettent en jeu. Elle s'exerce donc à l'art de la mosaïque textuelle et d'une écoute fine des structures répétitives, des leitmotive récurrents et formalisateurs qui les organisent.

Lire ainsi mobilise une patience dans l'abord des textes faite de lenteur ruminante, « dans laquelle on doit être presque bovin et sûrement pas “individu moderne” » (GM, *Préf.* § 8) : elle se transforme en terreau fertile et apparaît fructueuse à long terme. Cette lenteur refuse de préjuger d'accords ou de désaccords, ni de qui Nietzsche fut en vérité ; elle ne s'ingénie pas à lui trouver *une* « philosophie » bien arrêtée, aux registres attendus.

Il ne me semble pas si important, comme on le considère maintenant, de sonder exactement et de mettre en lumière chez n'importe quel philosophe ce qu'il a proprement enseigné ou non, au sens de la plus stricte compréhension des mots : une telle connaissance n'est pas appropriée pour des hommes qui cherchent une philosophie pour leur vie, et non une nouvelle érudition pour leur mémoire : et finalement il me demeure invraisemblable que pareille chose puisse véritablement être sondée. (34 [13]1874)

Ma curiosité réanimée à chaque reprise après beaucoup d'interruptions prophylactiques impérieuses n'était pas plus en quête d'adhésion escomptée que de refus obligés ; elle suivait ce que l'homme Nietzsche avait vécu et pensé réellement, parfois malgré lui, puis, malgré “eux” : la cohorte des tenants, disciples et interprètes patentés, opérant « des conciliations d'opinions qui ne se sont jamais produites dans l'esprit de l'auteur, expliquant des obscurités qu'il supportait en lui » (Paul Valéry, *Variété V*). Je découvrais le poids des conditionnements, l'impact relationnel des comportements et le rôle des circonstances historiques rétroagissant sur la compréhension de son “cas” si présent dans la culture littéraire, musicale, théologique et bien sûr philosophique de l'Europe. Malgré l'hostilité anti-réactionnaire du marxisme animant la critique tout à fait essentielle de Domenico Losurdo à l'égard de Nietzsche, ce philosophe italien parvient à la conclusion que son adversaire demeure « au centre du débat philosophique pour avoir élaboré des idées et avancé des suggestions qui, quelle qu'ait été leur genèse psychologique, recèlent une valeur qui va bien au-delà de la sphère de l'auto-confession ».

À la question primordiale : « qui est donc ce Monsieur Nietzsche dont on parle tant » s'esquissèrent des réponses le plus souvent empruntées à l'intéressé et à son entourage, plutôt qu'à partir de pensées supputées centrales ou direc-

trices. Peu de philosophes ont autant pensé ce qu'ils furent, dans leur situation physique, culturelle, familiale, sociale, et autant offert à imaginer et à réfléchir à partir de ce qu'ils en écrivirent sur des milliers de pages. Lui disait avoir écrit ses textes « *en tout temps avec tout mon corps et ma vie: je ne sais pas ce que sont des "purs problèmes intellectuels"* » (4[285]1880). « j'ai atteint le point où je vis comme je pense » écrira-t-il ensuite à Burckhardt (3.8.1882). Il n'y avait pour lui pas plus intellect que corps séparé. *Le Gai savoir* salue « la vie comme moyen de connaissance » (§ 324), et son auteur se compte parmi

les interprètes de leurs expériences... assoiffés de raison, qui voulons scruter du regard nos expériences vécues [*Erlebnisse*] aussi rigoureusement que pour une expérimentation [*Versuch*] scientifique, heure par heure, jour par jour! Nous voulons être nous-mêmes nos expériences [*Experimente*] et nos propres cobayes. (§ 319)

Valéry discernait dans cette attitude et ce comportement une « exploitation intellectuelle des modes de la sensibilité centrale » (lettre à Guy de Pourtalès du 16.11.1929). C'est à cette dimension intellectuelle, au plus proche de la sensibilité corporelle et mentale de Nietzsche, qu'obéit prioritairement notre choix des textes cités. Son personnage Zarathoustra stigmatise le mépris du corps, défend une « écriture de sang ». L'auteur de *Humain, trop humain* avait déjà dénoncé l'illusion « méta-biographique » d'une objectivité de soi possible :

Aussi loin que l'homme puisse s'étirer avec sa connaissance, se croire lui-même si objectif : il n'en retire finalement rien sinon sa propre biographie. (HTH § 513 *La vie comme produit de la vie*)

Par la suite il se montrera encore plus péremptoire à l'encontre des philosophes sans histoire passionnée ni roman ni crise ni catastrophe (cf. déb. sept. 1882 à Schmeitzner), dont la pensée n'était pas, comme la sienne, « une biographie involontaire d'une âme ». Durcissant plus avant sa pensée, il énoncera en termes très explicites l'intention même que poursuit mon parcours chronologique et le roman philosophique de soi qui s'y déploie, à titre de « mémoires involontaires et inaperçues » :

L'évidence de ce que fut toute grande philosophie jusqu'à ce jour s'est peu à peu imposée à moi : à savoir la confession de soi de son auteur et une sorte de *mémoires** involontaires et inaperçues (PBM § 6).

Beaucoup d'exposés de « la philosophie de Nietzsche », peu portés au regard biographique, négligent l'ampleur psychologique et la signification expérimentale qui ont activé sa pensée durant les quarante-quatre années de sa vie lucide. Ensemble, ces dimensions insufflent vigueur à son devenir et à ses trajets, court-circuitent les approches désincarnées par un système de concepts, ou boursoufflées de projections imaginaires négligeant les contraintes fortes et les atouts réels caractérisant son existence. Mes élaborations de plus en plus informées au

fil des transmutations psychologiques, philosophiques et littéraires caractérisant ce philosophe m'ont finalement conduit à refuser toute séparation *a priori* entre sa vie et son œuvre. Par le biais de choix citationnels et de commentaires insérés en fonction du moment vécu considéré, j'entends faire œuvre pré-philosophique introductrice, comme en prélude à un philosophe investi de soi et par soi sans pour autant s'y réduire, approché d'une double perspective existentielle et esthétique : qui est l'auteur, et qu'écrit-il ? « Je suis une chose, mes écrits en sont une autre » (EH ... *livres* § 1/28).

Les sélections opérées à travers la masse des missives et notations qui composent ma chronique de vie et de création mettent en avant l'expression de soi qui s'y donne à lire, le philosophe au quotidien qui s'y reflète, sur la toile de fond des âpres oscillations de sa santé auxquelles il donne voix pour y survivre. Le déroulement de sa vie constamment perturbée dessine des cycles de métamorphose et de passage de l'ancien au nouveau (*cf.* tableau synoptique), dont le livre *Saint Janvier* (concluant la première édition du *Gai savoir* et particulièrement cher à son auteur) est une des élaborations et méditations les plus accomplies.

Ces changements créent une tension, propulsent le récit de vie vers plus d'intensité, de souffrance, d'extase mais aussi de danger ; ils esquissent un drame mental en lent dénouement, dont l'issue convoque un sur-investissement de soi auto-glorificateur aussi extravagant que délirant, tragiquement conclu par un absentement définitif de soi, celui de la folie et de la paralysie générale. S'agit-il alors d'une mise en « *forme rigoureuse* » de ce « *nihilisme de l'action... purificateur, contagieux* » enseignant et pratiquant « *la mort volontaire . . . (et non de persister à végéter de manière chétive en vue d'une fausse post-existence -)* » (W II 5, p. 184, 14[9]1888) ? Sauf qu'en son cas cette mort volontaire ne fut pas rigoureuse, puisque restreinte à une sorte de suicide mental qui de fait le pourvut ensuite d'une longue « *post-existence* » végétative, hors conscience de la mort.

Une écriture pour soi

Tôt dans son existence, Nietzsche remplit des cahiers de poèmes, de notations diverses (programmes de travail et de lecture, listes de sujets, plans, récits de vacances, livres imaginaires, poèmes, adaptations théâtrales) et de partitions musicales (piano et chants). Un *Nachlaß* est donc en cours avant qu'existe l'auteur Nietzsche, au point que sa production littéraire de jeunesse (1850 – début 1869) remplit cinq volumes de l'édition intégrale établie par Giorgio Colli et Mazzino Montinari, chez de Gruyter. Fait remarquable : elle s'étend sur la même durée que les années matures symétriques (1869 – début 1889). Le concept du *Nachlaß* comme legs littéraire de tout ce qui est laissé derrière soi *post mortem* convient mal dans son cas, car il n'intègre guère la double réalité synchronique et diachronique d'une écriture pour soi continûment poursuivie : « *sibi scribere* : écrire à soi », « *mibi scribo* : je m'écris », « *ich notiere mich, für mich* : je me note,

pour moi », répète-t-il au long des cahiers témoignant de sa créativité quasi perpétuelle. On ne saurait limiter ou réduire cette écriture « privée » à la seule antériorité de matériaux préparant l'œuvre publiée, ni à des esquisses ou à des premiers jets. « Tout ce qui est public me *dégoûte* avant tout !... J'écris pour moi, vis pour les autres », écrit-il à son ami d'alors Romundt (26.9.1875).

Les textes tirés de ce *Nachlaß* procèdent de cette « écriture pour soi ». La typographie distingue les trois domaines d'expression littéraire du fonds citationnel emprunté à Nietzsche pour être retranscrits dans leurs contextes historiques : les livres publiés par l'auteur (en romain), ses cahiers de travail relevant de son écriture quasi quotidienne (le *Nachlaß*) (en italiques), et les considérations épistolaires échangées avec d'autres (en romain ou en italiques, selon que la lettre a été envoyée ou qu'il s'agit d'un brouillon). Mon cheminement chronologique triplé à travers ses écritures tente de transmettre quelque chose de l'atmosphère émanant de ses chambres-ateliers inexorablement inconfortables, provisoires et changeantes, dont respirent ses œuvres et dont s'épanchent ses lettres le plus souvent vouées à l'aventure d'amitiés tout à fait essentielles.

Durant les décennies postérieures à la disparition du philosophe, les textes dit posthumes appartenant au *Nachlaß* devinrent l'incarnation même du « vrai Nietzsche » ésotérique, du penseur le plus abouti. Ils étaient censés condenser le *nec plus ultra* de sa pensée authentique et receler un trésor d'ébauches destinées à un « chef-d'œuvre inachevé » quoiqu'essentiel en ces années ultimes : *La volonté de puissance. Essai d'un renversement de valeur de toutes les valeurs*, un projet appelé à devenir son maître-livre.

20 décembre 1974 : Tout ce dernier mois passé à lire *La volonté de puissance*, pseudo-livre jamais intégralement rédigé par Nietzsche, composé de centaines de textes (ébauches, plans, projets, amorces, développements) d'époques différentes, que des admirateurs pressés de conférer au philosophe une stature européenne ont déchiffrés, sélectionnés et ordonnés parmi beaucoup d'autres, afin de constituer en système sa pensée multiforme, sous un titre-phare susceptible de la ramasser. Un ensemble indéfini en plusieurs versions successives à manier avec la plus grande prudence, et dont la réalisation n'a rien de nietzschéen. Se précipiter sur ces pages pour leur faire exhaler l'ultime parfum posthume d'une pensée au travail, c'est succomber aux charmes prêtés à des esquisses et des essais qu'on déclare un peu vite fondamentaux ou décisifs, sans interroger leur fonction préparatoire de « matériaux pour... », ni assez considérer leurs contextes chronologiques.

8 octobre 1984 : Lire sous l'uniforme les cahiers philosophiques que Nietzsche remplissait sans interruption offre la chance de tisser plus avant les correspondances entre l'univers du « philosophe à-coup-de-marteau » et le monde militaire au sein duquel se déroule ma lecture

incongrue. Ces deux univers dissemblables débouchent cependant sur des perspectives voisines, si bien que ma vieille méfiance vis-à-vis de certains axes fondateurs de la réflexion nietzschéenne en sort renforcée. Notamment les thématiques valorisant les forts, leur esprit belliqueux, leur volonté de dominer, d'être obéis en même temps qu'obéissants. L'uniforme me rend plus attentif à l'importance prise par les perspectives hiérarchiques animant cette pensée, avec ses distinctions et ses sélections revendiquées entre inférieurs et supérieurs, visant à assurer la suprématie de la puissance sur toute autre considération. Dans le contexte où je suis plongé, l'amoralisme nietzschéen à base physiologique acquiert une dimension encore plus menaçante, en ce qui concerne l'importance des chefs, l'appel au sur-homme et à leur nécessaire mépris des « faibles et trop nombreux », aux dépens du prochain immédiat. Je discerne mieux les mécanismes de domination, de cruauté et d'exclusion qu'impose la vision nietzschéenne d'une « noblesse des législateurs de l'avenir » forte, sans pitié ni retenue « humaine, trop humaine ».

Quoi qu'en veuillent les thuriféraires d'un Nietzsche baignant en sainte innocence aux avant-postes de la modernité comme pourfendeur des institutions sacralisées, comment gommer les incidences militaro-prussiennes imprégnant ses trajets réflexifs néanmoins fascinants et décapants ? Je n'oublie pas les soldats de plomb de son enfance, sa jubilation d'officier aspirant mise providentiellement (?) en échec par un accident de cheval, ses traumatismes de brancardier ramassant les combattants blessés sur les champs de bataille de la guerre de 1870, ses folles déclarations de guerre accompagnant les derniers soubresauts de sa lucidité. Comment enfin passer sous silence la cohorte des métaphores guerrières scandant la parole de son « fils » Zarathoustra ?

15 octobre 1984 : 140^e anniversaire de Nietzsche !

Les phénomènes de pouvoir qu'il m'arrive d'observer dans l'ancre du loup militaire contiennent en germe les prémisses du « dernier Nietzsche » habité du projet d'un « bouleversement-de-valeur de toutes les valeurs ». Pourfendeur de l'égalité des droits humains, du souci de justice et de l'autre qu'elle mobilise, le prophète fulgurant vire à la polémique, s'enroue de crier dans le désert de ses non-lecteurs.

Dans le même registre nietzschéen, mais dans un autre ordre d'idées, beaucoup parmi mes plus jeunes « compagnons d'arme » confirment par leurs attitudes et leurs discours une probable montée du nihilisme dans les consciences. Leur état d'esprit exprime souvent un ras-le-bol dépressif, qui suinte de « pis alors ? qu'est-ce t'en as à foutre ? À quoi bon ! Rien n'avaut le coup ! » Réactions émises comme à leur insu, révélant l'échelle et l'appréciation implicites de leurs valeurs...

Ces éléments en orbite autour de la « nébuleuse Nietzsche », les malaises et les interrogations qu'ils soulèvent chez son lecteur m'empêchent de me considérer « nietzschéen » ou « nietzschéiste ». Mais ces restrictions appuyées ne me privent pas du plaisir et vif intérêt que me procurent l'observation et la description du penser nietzschéen, sous toutes ses coutures réflexives, métaphoriques et biographiques. Pour qui s'accorde à lui prêter oreille, la personne même de Nietzsche, aussi insupportable put-elle devenir par moments, demeure incroyablement attachante. Ses affirmations proférées à l'encontre de lui-même, le fait d'être dévoré par ses pensées (*cf.* 22.2.1881 à Köselitz), ses souffrances à répétition, la rigueur dans son parcours existentiel en parallèle avec le cheminement de sa pensée humanisent sans les relativiser les véhémences de sa parole. Ensemble elles mettent en exergue la riche expérience de la maladie qu'il nous communique à travers œuvres et lettres, faisant de lui un pédagogue non seulement de l'être souffrant, mais aussi du penseur en acte.

Quel autre philosophe en effet incite-t-il à ce point de penser et d'imaginer tout à la fois ce qu'il a écrit et ce qu'il fut, – deux registres à distinguer et à relier sans les rabattre l'un sur l'autre – selon des conjonctions et disjonctions aussi spécifiques que dérangeantes ? La tâche est passionnante, exigeante, mais parfois épuisante, jusqu'à provoquer des indigestions périodiques... Ses antagonismes anti-métaphysiques et anti-chrétiens bouillonnent de dénonciations nécessaires comme d'excès outrageux. L'effroi que soulève en lui-même l'extrémisme de ses visions et de sa « tâche » destructrices renforce la validité de son dire soupçonneux, élargit le champ et la portée de son irruption fatidique. Il s'agit de le lire, de l'entendre et de l'interpréter dans toute la virulence qu'impulse la radicalité de son message proféré à l'avant-scène du siècle à venir.

Sous la double onction d'un retour des Présocratiques et de l'écriture fragmentaire comme telle, la modernité a transformé la réception de *corpus* inédits et parcellaires en collections fabuleuses de « fragments posthumes » chronologiquement ordonnés. Dans l'un et l'autre cas, chacun d'eux venait comme illustrer l'une ou l'autre moitié du XX^e siècle. Au sujet de Nietzsche, on escamotait sa revendication insistante d'écrire à destination du pour soi de l'auteur :

Persévère à devenir qui tu es – l'enseignant et formateur de ton soi ! Tu n'es pas un écrivain, tu n'écris que pour toi ! Ainsi conserves-tu la mémoire de tes bons instants et en trouves-tu la cohérence, la chaîne d'or de ton soi ! Ainsi te prépares-tu pour le temps où il te faudra parler !
(11[297]1881)

En attendant, il menait son “monologue” solitaire, conversait avec lui-même :

Maints humains sont si habitués à être seuls avec eux-mêmes qu’ils... filent d’humeur tranquille et joyeuse, même en riant, le monologue de leur vie sans relâche, en bonne conversation avec soi. (HTH § 625 *Humains solitaires*)

J’écris pour moi-même : et quel sens cela aurait-il que d’écrire en cette époque gribouillée ? Pas beaucoup : car mis à part les savants, plus personne ne s’y entend à lire, et même les savants – – –. (8[20]1883)

Le philosophe écrivain se montrerait certainement fâché de nos regards indiscrets par-dessus son épaule, « car si l’on s’est tourmenté toute sa vie pour n’apporter au peuple que du parachevé et complet, on n’aimerait vraiment pas apparaître ensuite en robe de chambre » (d’après Josef Paneth, *cf.* 15.2.1884). Quelques jours avant de sombrer, il précisera à l’interprète qu’il s’était choisi auparavant, le musicologue et organiste Carl Fuchs (cf 29.7.1888), l’incitant alors de le « caractériser », le « “décrire” », mais que désormais il n’y a plus rien à ajouter sur son compte après le récit de soi qu’il vient d’écrire, *Ecce Homo* : « Jamais dorénavant ne doit-on se préoccuper de moi, mais des choses en raison desquelles j’existe » (27.12.1888). Il a exprimé le contraire à propos des philosophes en général : mon récit chronologique le montre en même temps qu’il désobéit au Nietzsche auto-biographe ! Grâce aux nombreuses archives constituant son *Nachlass* au sens large, nous faisons effraction dans l’atelier de ses pensées, au sein de l’univers affectif qu’il entretient du fond de sa solitude par lettres ou rares rencontres brèves. Nous y prenons connaissance des projets, plans, titres et ouvrages imaginés pour se communiquer, y découvrons une activité incessante de captation et de formulation,

une dynamique du jugement extrêmement aiguisée et exercée, [qui] rejette, sélectionne, relie... Tous les grands étaient de grands travailleurs, infatigables non seulement pour inventer, mais pour rejeter, classer, remanier, ordonner. (HTH § 155 *Foi en l’inspiration*).

Les intensités nourries de cette foi, dont il témoigne lui-même éloquemment dans sa correspondance, ne suppriment pas la fragilité de l’écrivain aux prises avec les mots, quand « justement nous n’avons que la pensée pour laquelle les paroles en mesure de l’exprimer nous sont sous la main » (A § 257 *Paroles présentes en nous*) :

Je happai en chemin cette compréhension et adoptai hâtivement les premiers mauvais mots pour la fixer, de telle sorte qu’elle ne s’envole pas à nouveau. Et la voilà maintenant pour moi morte de ces mots décharnés, et elle y est suspendue et y vacille – et je ne sais presque plus, quand je la considère, comment j’ai pu avoir pareille chance, lorsque j’attrapai cet oiseau. (GS § 298 *Gémissement*)

En 1885, l'expérience zarathoustrienne tarissant, Nietzsche rédige, dicte et recopie des centaines de pages de travail, principalement « pour lui » : « *On n'aime plus assez sa connaissance, du moment où on la communique* », avait-il constaté trois ans plus tôt (3[1/191]1882). Il y rend hommage aux « *rare humains du passé encore pourvus de suffisamment de foi et de profondeur pour ne pas écrire ce qu'ils savaient* », ni le communiquer (N VII 1,97 sq) : jusqu'à affirmer « *que mes traits de pensée me sont plus chers que mes pensées communiquées* ». Et d'ajouter, en devin malicieux : « *combien de savants pourrais-je occuper !* ».

Durant les trois années post-zarathoustriennes qu'il lui reste à vivre en toute lucidité, Nietzsche privilégie ainsi son travail d'écritures personnelles, mais dans un autre sens qu'interprété par nombre d'analyses et de commentaires envisageant cette durée comme une entité homogène, recouvrant une période globale vouée à une seule et même élaboration théorique résultante, de *Par-delà bien et mal* jusqu'à *L'Antichrist*. Les six chapitres temporellement plus concentrés qui en traitent à l'issue de mes trajets biographiques montrent qu'il n'en est rien : Nietzsche persiste à évoluer et à se transformer dans la succession des moments philosophiques traçant les itinéraires de sa pensée en quête d'un système qu'il voudrait ouvert aux détours, aux genèses et fluidités du devenir. Seule une approche descriptive combinant œuvre, correspondance et écriture du *Nachlaß* peut faire entrevoir, deviner quelque peu et mieux *caractériser* le sens de cette ambition ultime.

Inversement, Heidegger rayait de ses cours sur Nietzsche toute la production du philosophe antérieure à *Ainsi parlait Zarathoustra*, aux rares exceptions nécessaires près ! Il n'était guère plus généreux vis-à-vis des œuvres post-zarathoustriennes. Son exclusivisme se voulant foncièrement philosophique le focalisait, comme d'autres, sur le seul *Nachlaß* tardif, ce qui s'avère d'autant plus intenable quand ce dernier s'affirme comme « écriture pour soi », de plein droit privée et collatérale aux phases d'élaboration littéraire et aux choix de publication. Les livres à naître requièrent alors toute son attention soudain rapide et concentrée, puis ses maigres économies pour financer leur édition à compte d'auteur. Dans ce régime du « pour soi », à n'écrire pour personne (*cf.* le sous-titre du *Zarathoustra* : « un livre pour tous et pour aucun »), nul besoin de tenir sa langue, alors qu'il faut se taire « lorsque son œuvre ouvre la bouche » (OSM § 140 *Tenir sa langue*) pour parler à tous.

La relation épistolaire

Enfant déjà, l'épistolier bientôt invétéré cherchait à se comprendre sur la base de ses rapports amicaux, mais aussi à partir d'esquisses autobiographiques étrangement précoces. Ensuite, comme en conversation avec lui-même, il racontera par lettres à ses proches, amis et connaissances ses expériences, ses souffrances, sa solitude, ses doutes sur lui-même. Les mises au point et retours sur soi autobiographiques écrits deux ans avant son silence mental définitif, à l'oc-

casation de préfaces (1886) pour la réédition d'œuvres anciennes, obéiront au même but, mais exhaussé au point d'en faire un genre doublement philosophique et littéraire spécifique. Ces considérations très abouties narrent comment Nietzsche est devenu ce philosophe-là, en intégrant le « vivre » comme pratique même de l'art de philosopher, déjà exposée treize ans auparavant :

Le produit du philosophe est sa vie (d'abord, avant ses œuvres). C'est son œuvre d'art. Toute œuvre d'art est tournée vers l'artiste, puis vers les autres hommes (29[205]1873).

On imagine difficilement les efforts oculaires que coûtait à Nietzsche le suivi d'une correspondance extraordinairement nourrie (sans compter toutes les lettres perdues !), à côté de ses heures d'écriture dans ses cahiers. En contrepartie, elle offrait à son humanité (*Menschlichkeit*) une expression plus spontanée, même si la lettre reçue n'était pas toujours bienvenue :

La lettre est une visite impromptue, le facteur le transmetteur d'incurSIONS impolies. Tous les huit jours on devrait passer une heure à la lecture des lettres et là-dessus prendre un bain. (VO § 261 *Lettre*)

Il finira par ressentir du cynisme

presque à chaque lettre qui m'atteint depuis des années : il existe plus de cynisme dans la bienveillance à mon égard que dans une quelconque haine . . . (EH *Livres*, CW 4/75).

Grâce à l'excellence des postes d'alors, le courrier le reliait quasi d'un jour à l'autre à ses correspondants réguliers ou occasionnels. Que serait devenue sa solitude, sans cette communication impérieusement vitale, aux contenus de si riche signification ? Ses lettres racontent une vie, tissent un récit de soi, pistent les linéaments d'une œuvre en déambulation et mutation perpétuelle, à l'image des marches de plusieurs heures auxquelles il s'astreignait, s'interrompant pour grignoler quelques lignes dans son carnet. Quant à ses correspondants, ils auraient voulu pouvoir l'aider, sans trop savoir comment. Lui persistait néanmoins à cultiver un incognito farouchement autarcique, malgré beaucoup de souffrances contradictoirement « fertilisantes ». Mais celles-ci ne l'empêchaient que rarement de se raconter beaucoup, au long de sa vie d'enfant et d'adulte, au rythme ternaire d'ascensions exaltantes, de décadences douloureuses puis de retournements et rétablissements aussi subits que chanceux.

Sa parole épistolaire à dominante solipsiste atteste donc d'une force et vitalité exceptionnelles, malgré tous les obstacles d'une santé dégradée. Elle s'épanche particulièrement aux moments faisant brèche, renversement ou tournant, lorsque les événements, les changements ou les crises le giflent, l'illusionnent, l'emportent dans leur déroulement chaotique, paradoxal et répétitif. La correspondance lui permet alors de demeurer en contact avec la réalité des autres et

d'y surmonter son isolement. Même si ses destinataires s'y retrouvent en témoins impuissants de son martyre physique et psychique, lui les rend attentifs à la progression phénoménale de ses œuvres, quand eux se montrent restrictifs, d'où les volte-faces frappant certaines amitiés. On sait l'importance que Nietzsche leur attribuait, tant dans son œuvre que tout au long de sa vie. La confiance qu'elles lui prodiguaient par-delà sa misanthropie rendait possible l'expression de ses abîmes de mélancolie et de dépression, d'épuisements violents, interrompus de répit et retours à la santé vécus comme miraculeux. Ces moments de guérison intercalée mobilisent alors toute son endurance au service de sa "tâche" de philosophe renverseur de valeur.

Mon travail d'enquête, de sélection, de traduction et de commentaire n'a pu être réalisé que grâce à la richesse des matériaux transmis et à l'acribie des éditeurs récents et actuels de Nietzsche, soucieux de les rendre accessibles et sûrs. Il tente de mettre en lumière ce que vit, communique et dissimule le personnage énigmatique que ce philosophe persiste à incarner dans la culture occidentale, comme dans l'histoire de la philosophie contemporaine.

Même si pareille tentative ne saurait prétendre résoudre l'énigme que personifie sa figure si prégnante, ma mise à disposition commentée des sources et des processus créateurs cherche à ménager un accès aisé et direct – plus dans un face à face prolongé que dans une optique « scientifique », – aussi bien à la personne et à l'auteur qu'il fut, qu'aux conditions et situations existentielles donnant naissance à une grande philosophie. Ces dernières répercutent avec précision les maux accablant le malade chronique qu'il ne cessait guère d'être, et qui le contraignait de s'inventer toujours à nouveau une « nouvelle santé » désespérément inaccessible.

L'ensemble des textes qui en retrace ci-après les tours et détours déroule le parcours intellectuel et romanesque d'un jeune philologue saxon surdoué extrêmement prometteur, voué à l'étude de l'Antiquité grecque. Bien que professionnellement comblé, il se métamorphose sans crier gare en un philosophe au présent et du présent, inquiet et plein d'espoir tout à la fois envers l'avenir, puis en un professeur d'université opportunément en retraite prématurée, à trente-cinq ans (1879). Libre dès lors de son temps et de ses lieux de villégiature, sinon de ses états maladiés, il va dix ans durant se transmuier en philosophe errant auto-proclamé, puis sombrer sans retour dans la maladie mentale et une lente extinction de soi. Un long feu posthume viendra rallumer l'incandescence d'une pensée avec laquelle nous n'avons pas fini de dialoguer, de nous y confronter et d'en débattre.

Lausanne, mai 2020

Note sur la typographie (et à quoi elle correspond)

Au début de chaque année considérée figure, en Helvetica Neue Light corps 8, avec une large marge à gauche, un minimum d'informations historiques et culturelles indiquant le contexte. Certaines informations concernant Wagner figurent dans cette rubrique également. Les tonalités musicales indiquées en capitales sont en majeur, les mineures en minuscules.

Les rubriques informatives en liens directs ou indirects avec Nietzsche sont en Helvetica NeueRegular corps 8, avec une large marge à droite.

Durant les années créatrices, un court paragraphe en Helvetica italique corps 8 vient s'intercaler au début des saisons afin de répertorier les carnets et cahiers alors en jeu (quantifications et temporalités approximatives à partir des données et proportions issues de l'édition de poche allemande), avec leurs thématiques en cours, et la liste (non exhaustive) des projets, titres et plans dont ils font état.

Les citations en Simoncini Garamond corps 11 romain, margées à droite et à gauche, sont extraites de l'œuvre publiée de Nietzsche et référencées par titre, numéro de paragraphe ou d'aphorisme. Les références au *Zarathoustra* font mention, dans l'ordre, de la partie, du chapitre, du numéro de son éventuel §, suivi de celui du « verset » débitant la parole zarathoustrienne. Ce style typographique est appliqué également aux lettres de Nietzsche qui ont été envoyées.

Les textes en italiques Simoncini Garamond corps 11, également centrés, sont des notations de travail, extraites du Nachlaß, et référencées selon la numérotation adoptée par l'édition Colli-Montinari, suivie du millésime indiquant leur moment probable de rédaction. Les brouillons des lettres sont assimilés au Nachlaß et sont donc également en italiques.

Les paragraphes numérotés de § 1 à § 152, en Simoncini Garamond corps 10 et légèrement moins margés à droite et à gauche, intercalent de manière distincte quelques commentaires personnels voués au moment considéré, ou insérés dans le prolongement d'un propos tenu par Nietzsche méritant éclairage ou développements. Ils contrepointent le flux des données objectives distillées au gré du temps, à la manière des interludes plus libres et personnels dans une

fugue, fuyant à leur tour le thème imposé. Ils apportent une respiration aux chassés-croisés dont procèdent les échanges épistolaires, et illustrent la possibilité d'en interrompre et d'en reprendre à loisir la lecture.

Certaines, rares, citations d'auteurs contemporains sont justifiées à droite et reprennent le style des informations de contexte

Les points de suspension normaux indiquent les coupures opérées dans les citations; ceux élargis appartiennent à l'auteur considéré.

L'astérisque* après un mot signale un terme soit en français, soit francisé ou dérivé.

Le « Répertoire chronologique de quelques thématiques dominantes » offre des repères utiles pour une compréhension plus étendue de notions clé.

« L'index chronologique des textes cités » permet d'observer tout un jeu de renvois et de circulations entre les diverses phases biographiques aspectées par notre perspective chronologique et descriptive.

Mes chaleureux remerciements vont à ma compagne Michèle Monnier et à mes enfants Joanne et Loïc, qui ont vaillamment supporté mon absorption parfois extrême dans la rédaction de ce long récit ; à Édith Kleiber, qui a courageusement retranscrit les premières dictées de lettres de Nietzsche ; au professeur Wolfram Groddeck, dont une première lecture du texte m'a vivement encouragé ; à Rolf Eichberg et au *Nietzsche-Dokumentationszentrum* de Naumbourg qui m'ont amicalement reçu et accompagné pendant plusieurs semaines en automne 2013 ; à Beat Röllin, qui m'a généreusement autorisé de citer plusieurs extraits de sa *Lecture du Nachlaß de l'été 1885*. Ma vive reconnaissance enfin va à Michel Valensi, des Éditions de l'éclat, pour l'intérêt soutenu et la qualité de l'attention qu'il n'a cessé de vouer à mon travail et à son aboutissement éditorial.

L'éditeur tient à remercier les éditions Gallimard qui l'ont autorisé à utiliser l'édition Colli-Montinari, dont elles sont détentrices des droits pour la version française, dans une traduction différente de celle publiée dans les *Œuvres philosophiques complètes* (Gallimard, 1965-1997) ou la *Correspondance* (Gallimard, 1987- en cours). Il remercie également Marie et Didier Marfaing de lui avoir permis de reproduire en couverture de ce volume cette œuvre de leur père André Marfaing (1925-1987).

Première partie

LE MUSICIEN PHILOLOGUE (1844–1879)

*Il y a des parcours de vie dans lesquels les difficultés croissent monstrueusement, ceux des penseurs; et c'est là qu'on doit attentivement prêter oreille à ce qui en est raconté, car l'on y perçoit quelque chose des possibilités de la vie dont la seule audition procure bonheur et force, et injecte de la lumière sur la vie de ceux qui viennent ensuite [:] tout y est si inventif, raisonné, audacieux, désespéré et plein d'espoir.
(6[48 §1]1875)*



1862

Chapitre 1

Antécédents familiaux et enfance (1756–1856)

L'activité de l'homme ne commence pas d'abord avec la naissance, mais déjà dans l'embryon et peut-être – qui peut en décider – déjà chez les parents et grands-parents. (« Liberté du vouloir et Fatum », 13[7]1862)

L'on est bien plus l'enfant de ses quatre grands-parents que celui de ses père et mère : ceci tient à ce qu'à l'époque où nous fûmes engendrés, nos parents, dans la plupart des cas, ne s'étaient pas encore stabilisés eux-mêmes : les germes du type des aïeux mûrissent en nous ; et dans nos enfants les germes de nos parents. (IX, 6 p. 106, W II 1, 9[49]87)

29 janvier 1756 : Naissance de Friedrich August Ludwig Nietzsche, à Bibra, septième enfant de Gotthilf Engelbert Nietzsche, inspecteur à la cour de Saxe, et de Johanna Amalia Herold, fille de pasteur. Issu d'une famille comptant de nombreux bouchers-charcutiers (plutôt que de nobles polonais comme se l'imaginera son petit-fils Friedrich), il sera le premier dans la lignée à bénéficier d'une formation académique, après avoir été élève à l'école Saint Thomas de Leipzig (influence de J. A. Ernesti, collègue conflictuel de J. S. Bach), puis étudiant en théologie à l'université de cette même ville.

Proche de l'*Aufklärung*, Friedrich August est pasteur dès 1776 à Wollmerstädt et Zeisdorf ; il centre sa réflexion théologique sur la glorification de Dieu, les exigences de la connaissance, de la vertu, de la consolation et de l'espérance. Six ans plus tard, il épouse Johanne Friederike Richter, fille d'un actuaire de justice de Gosak, près de Naumbourg, ville où Nietzsche passera la plus grande partie de son enfance. Dans les divers postes qu'il occupera ensuite, ce grand-père paternel fait preuve d'un fort engagement caritatif et humanitaire, et de beaucoup d'implication pédagogique, tout en écrivant sur divers sujets théologiques. C'est un homme fier, à l'intellectualité forte, très marqué par son séjour de précepteur à la cour d'Altenburg.

1778

Buffon publie « Les Époques de la Nature », Herder « Sur la connaissance et la sensibilité de l'âme humaine » et « Voix des peuples » ; Mozart compose son « Concerto pour flûte, harpe et orchestre », sa « Symphonie en Mib » et son deuxième cycle de « Six Sonates » ; mort de Rousseau et de Voltaire.

11 décembre 1778 : Naissance de Erdmuthe Dorothea Krause, grand-mère paternelle de Nietzsche (cf. juil. 1887), fille de l'archidiacre Christian Friedrich Krause (1740-1783) et de Johanne Sophie Strauss (1751-1799), à Reichenbach/Vogtland, dans une famille de cinq enfants. Comme son petit-fils Friedrich, elle sera orpheline à quatre

ans et habitera chez son frère aîné Johann Friedrich (1770-1820), prédicateur du Dôme à Naumbourg depuis 1801, grand admirateur de Goethe. Celui-ci introduit en 1806 un nouveau recueil de chants marqué par le rationalisme (suppression des chœurs trop sensuels, irrationnels, ou soulignant trop l'incapacité humaine au bien), devient professeur de théologie anti-schellingien en 1810 à Königsberg. Appelé grâce à Goethe comme superintendant et prédicateur à Weimar en 1819 pour remplacer Herder, il y meurt le 31 mars 1820.

Edmuthé épouse en premières noces l'avocat Krüger de la Cour de Weimar, frère d'une belle-sœur, habite Weimar quatre ans, jusqu'à la mort de son mari en 1806 à Naumbourg. Son fils Fritz meurt à deux ans, comme son futur petit-fils Joseph, frère cadet de Friedrich Nietzsche.

1787

Kant publie la 2^e éd. de « La critique de la Raison pure », Goethe son « Iphigénie », Schiller « Don Carlos », Lagrange sa « Mécanique analytique », Lavoisier sa « Méthode de nomenclature chimique » ; Hegel écrit à 17 ans son premier texte, « Sur la religion des Grecs et des Romains » ; Mozart compose « Don Juan », sa « Petite musique de nuit » ; Beethoven entreprend son premier voyage à Vienne, où il rencontre Mozart ; Constitution des États-Unis d'Amérique.

2 août 1787 : Naissance à Zeitz du grand-père maternel de Nietzsche, David Ernst Oehler, fils du tisserand Christian Ernst Oehler (1744-1828) et de Johann Magdala Martin (1747-1825), épousée fin 1770.

1788

Kant publie « La critique de la Raison pratique », Goethe « Egmont » ; Hegel entre au séminaire de Tübingen ; Mozart compose la Symphonie « Jupiter », le Concerto pour piano en ré, Haydn la Symphonie « Oxford » ; naissance de Schopenhauer et de Byron ; mort de K. Ph. E. Bach.

1794

Naissance de Johanne Elisabeth Wilhelmine Hahn, fille d'un commissaire des finances à la cour de Saxe, future épouse du pasteur David Ernst Oehler, et grand-mère maternelle de Nietzsche ; son mariage sera célébré à Pobles près de Weissenfels, paroisse du mari, au début de 1816. Son père, propriétaire terrien et commissaire des finances saxois, pourvu de grands moyens, lui fait alors don d'un équipage avec cocher et cuisinière. Le sens de l'organisation et le tempérament emporté de sa fille terrifieront le futur beau-fils Karl Ludwig Nietzsche, père de Friedrich. Le couple aura onze enfants.

1796

En réponse aux velléités révolutionnaires françaises de suppression du christianisme, Friedrich August Ludwig Nietzsche publie à Leipzig un livre intitulé *Gamaliel, ou de la durée perpétuelle du christianisme en faveur de l'instruction et de l'apaisement, dans la fermentation actuelle du monde théologique et politique.*

1804

Friedrich August Ludwig Nietzsche publie ses *Contributions à l'exigence d'une manière raisonnable de penser la religion, l'éducation, le droit des sujets et l'amour humain*, collection de sermons où l'on peut lire une défense et un éloge de la vivacité de l'esprit humain quasi pré-nietzschéen : « Comme Dieu, son père et son image originelle, l'esprit humain est plutôt actif et agissant constamment. Il pense sans relâche, élabore ses concepts déjà disponibles, transforme ses représentations, les cultive toujours plus au fil du temps, augmente la masse de ses connaissances, aspire à une lumière toujours plus claire et rafraîchissante, et brise sans le vouloir, avec force et courage, le joug infâme sous lequel on veut le maintenir et l'empêcher dans sa progression et son effort vers la vérité. » (cité par Janz, I, p. 34).

Sa vision théologique réductionniste d'une religion fondée sur la raison repose sur « les idées de Dieu, de la liberté ou de la morale, et de l'immortalité ». Il voit en l'*Aufklärung* moins une ennemie du christianisme qu'une aide bienvenue, car de son point de vue la raison complète purifie et fait rayonner la foi, en l'aidant à se libérer des erreurs et des superstitions des temps anciens. Selon lui, « l'homme d'une tournure d'esprit sublime » demeure indifférent à la douleur, « doit être plus fort que la douleur et ne pas faire, lors des coups les plus sensibles et les plus durs du destin, comme si quelque chose de désagréable lui était arrivé ». De cette indifférence peut s'épancher un « amour du destin » qui sera au cœur de l'affirmation de l'éternel retour chez son petit-fils.

1809

Lamarck publie sa « Philosophie zoologique », Goethe « Les affinités électives », Schelling ses « Recherches sur l'Essence de la Liberté humaine » ; Hegel commence sa « Propédeutique philosophique » (achevée en 1816) ; Beethoven compose son 5^e concerto pour piano « L'empereur » ; naissance de Félix Mendelssohn, de Darwin ; mort de Joseph Haydn ; bataille de Wagram, Traité de Vienne.

9 octobre 1809 : Second mariage de la grand-mère paternelle Erdmuthe au Dôme de Naumbourg avec le superintendant d'Eilenbourg Friedrich August Ludwig Nietzsche, qui a déjà eu neuf enfants (sept survivants) en premières noces avec Johanne Friederike Richter, morte en 1805. Il s'agit donc d'un couple de veufs.

1811

Goethe commence son autobiographie « Poésie et Vérité » ; Hegel entame l'année suivante et durant 4 ans sa « Science de la logique » ; Schelling travaille sur « Les âges du monde » (terminé en 1814), Creuzer sur « La symbolique et la mythologie des peuples anciens » ; Beethoven compose son « Trio à l'Archiduc » ; naissance de Franz Liszt (Schumann l'année précédente), de Dickens.

Le grand-père maternel David Ernst Oehler termine ses études de théologie à Leipzig.

13 janvier 1811 : Naissance de la « Tante Rosalie », sœur du père de Friedrich et future responsable des dispositions spirituelles entourant le foyer Nietzsche. Semant autour d'elle beaucoup d'agitation, elle sera psychiquement très sensible, se montrera nerveuse, excitable, bavarde, toujours souffrante, au courant de tout, voire intrigante. Grande lectrice, elle disposera d'une immense culture biblique et

dogmatique, déploiera une intense activité ecclésiastique, tout en lisant les journaux et en s'intéressant de près à la science et à la politique. À l'opposé de sa mère, elle n'aura guère d'attirance pour le rationalisme, penche plutôt du côté du piétisme et du Réveil religieux. Imprégné d'irrationalité et de romantisme sentimental, ce mouvement protestant d'inspiration évangélique tend à produire un élan critique de rénovation prophétique de la foi, en polémique avec l'*Aufklärung* et avec le rationalisme trop optimiste. Son type de piété se rattache à la première tradition piétiste de la fin du XVII^e siècle, et reste intimement lié au climat royaliste et anti-révolutionnaire de restauration sociale, intellectuelle et religieuse des années 1830-1850.

Rosalie Nietzsche fondera à Naumbourg en 1864 une « Union des femmes ». D'esprit caritatif, elle se vouera à la diaconie, aux associations d'entraide, aux sociétés missionnaires. Elle se montrera désagréablement compatissante et méprisante à l'égard de sa belle-sœur Franziska, mère de Friedrich, jusqu'à la pousser à des conduites d'évitement. Nietzsche la respectera beaucoup, sa sœur Elisabeth l'aimera follement ; cette tante exercera une influence culturelle et religieuse considérable sur son neveu, faisant la liaison entre le père mort et le futur de son fils, tout en étant la gardienne du flambeau familial. Elle sera en outre la médiatrice entre mère et fils lors des conflits engendrés par le refus de Friedrich de participer à la Cène, en 1865 : elle veut laisser son neveu faire ce qui lui semble le meilleur.

1813

Schopenhauer publie « La quadruple racine du principe de raison suffisante », Grimm ses « Pensées sur le mythe, l'épopée et l'histoire » ; naissance de Sören Kierkegaard ; victoire de Napoléon à Lützen et Bautzen contre les Prussiens et les Russes, puis défaite dans la « Bataille des nations » contre les Alliés, près de Leipzig ; Hedley construit la première locomotive utilisable.

22 mai 1813 : Naissance de Wilhelm Richard Wagner à Leipzig, d'une mère douée pour l'art dramatique et d'un père juriste greffier à la direction de police, et acteur amateur, dont il est le neuvième enfant. Richard sera baptisé en août à Saint-Thomas de Leipzig, perdra son père du typhus fin novembre. Sa mère épousera l'ami de son défunt époux Ludwig Geyer fin août 1814.

10 octobre 1813 : Naissance de Carl Ludwig Nietzsche, père de Friedrich Wilhelm, à Eilenbourg ; son propre père est alors âgé de 57 ans, sa mère de 35 ans. Toute sa courte vie il demeurera dans une forte dépendance maternelle.

Ce même jour, naissance de Verdi. Mais Carl Ludwig naît sous les auspices d'un autre grand personnage :

En 1813, l'année terrible de la guerre, [ma grand-mère] accoucha le jour même où Napoléon entrait à Eilenbourg avec son état-major... Saxonne, elle était une grande admiratrice de Napoléon : il se pourrait que je le sois aussi. (W II, 9 p. 107, EH, 1^{re} version de EH, ... si sage, § 3)

Fin novembre 1813 : séjournant à Bayreuth, l'écrivain Jean-Paul Richter écrit prémonitoirement : « À l'heure qu'il est, nous attendons toujours impatiemment l'homme capable

à la fois de faire le poème d'un vrai opéra et de le mettre en musique » (M. Gregor-Dellin, *Chronique Wagner*).

1815

Schlegel publie son « Histoire de la littérature ancienne et moderne », Schopenhauer « Sur la vision et les couleurs », Destutt de Tracy son « Traité de la volonté », Lamarck son « Histoire naturelle des animaux invertébrés » (achevée en 1822); Schubert compose sa 3^e symphonie et sa Messe en sol; Beethoven entame la composition de ses cinq dernières Sonates pour piano (achevées en 1822); naissance de Bismarck; Congrès de Vienne; bataille de Waterloo; exil de Napoléon à Saint-Hélène; Sainte-Alliance.

Naissance d'Auguste Dorothea Nietzsche, la future ménagère du foyer Nietzsche, « l'autre tante » éternellement souffrante et courageuse qui restera sa vie entière au service des autres avec douceur et patience, se consolant dans le travail sans se ménager. Elle fournira à « Fritz » (Friedrich) un modèle d'attitude face à la maladie.

Après avoir occupé plusieurs postes de précepteur privé, David Ernst Oehler obtient la cure de Pobles, petit village de 130 habitants de l'arrondissement de Mersebourg qu'il ne quittera plus jusqu'à sa mort, quarante-quatre ans plus tard, soit la durée de vie lucide de son petit-fils Friedrich. À la fois chasseur, paysan, arboriculteur, apiculteur, pianiste, franc-maçon, l'homme est vigoureux et entreprenant: il exerce son pastorat dans une optique des Lumières (raison et foi se complètent pour des buts communs) et de manière très extravertie, entre librement dans les conflits animant sa communauté et n'hésite pas à les expliciter avec grande clarté du haut de la chaire, à l'opposé de son futur collègue et voisin Ludwig Nietzsche, père de Friedrich. Il manifeste donc beaucoup de tempérament et d'ouverture au monde, témoigne de grands dons psychologiques et pédagogiques, possède une riche bibliothèque peu théologique, s'adonne aux plaisirs de la socialité, de la musique et de la poésie.

1818

Shelley publie son « Frankenstein », Hegel est nommé à la chaire de philosophie de l'Université de Berlin, succédant à Fichte; naissance de Karl Marx, de Jakob Burckhardt; Mac Adam projette le goudronnage des routes; premières grèves ouvrières dans les filatures anglaises.

1819

Parution du « Monde comme volonté et comme représentation », l'œuvre capitale d'Arthur Schopenhauer, alors âgé de 31 ans; Goethe achève son « Divan », Hegel commence ses « Leçons sur l'histoire de la philosophie », puis l'année suivante ses « Leçons sur l'Esthétique »; Schubert compose son Quintette « La truite », sa Messe en LA_b; naissance de Gottfried Keller; le « Savannah » est le premier navire à vapeur à traverser l'Atlantique.

1821

Goethe publie la 1^{re} version des « Années de voyage de Wilhelm Meister », Stuart Mill ses « Éléments d'économie politique », Schleiermacher « La foi chrétienne selon les principes de l'Église évangélique »; Hegel commence ses « Principes de la philosophie du droit » et ses « Leçons sur la philosophie de la religion »; Carl Maria von Weber compose son « Freischütz »; naissance de Fiodor Dostoïevski, de Baudelaire et de Flaubert; mort de Napoléon, de Ludwig Geyer (beau-père de Wagner); révolte des Grecs contre les Turcs.

1824

Carnot publie son essai « Sur la puissance motrice du feu », Herbart « La psychologie comme science », Cabanis ses « Rapports du physique et du moral de l'homme », Champollion son « Précis du système hiéroglyphique » ; Mendelssohn compose sa 1^{re} symphonie, Beethoven ses cinq derniers quatuors et vit la première exécution de sa 9^e symphonie et de morceaux de sa « Missa solemnis » ; concerts de Liszt à Paris ; naissance d'Anton Bruckner, de B. Smetana ; mort de Byron ; les Anglais prennent Rangoon (Birmanie).

1826

Victor Cousin publie ses « Fragments philosophiques » ; Auguste Comte commence son « Cours de philosophie positive » ; Mendelssohn compose « Le songe d'une nuit d'été », Schubert son quatuor en ré « La jeune fille et la mort » et sa « Deutsche Messe » ; mort de C. M. von Weber.

2 février 1826 : Naissance Franziska Oehler, sixième enfant de la famille, future épouse de Carl Ludwig et mère de Nietzsche. Sa figure et son rôle sont restés longtemps en retrait des travaux biographiques consacrés à son fils, en raison de la place restreinte et limitative que sa fille Elisabeth lui attribua dans ses propres livres sur son frère. Cette dernière est à l'origine du poncif voulant que cette femme se soit révélée une brave mère pieuse, mais naïve, voire simplette.

Paul Deussen, qui la fréquentera dès son adolescence comme ami de son fils, la décrira dans ses *Souvenirs sur Nietzsche* comme « une femme d'une rare fraîcheur et de grande vivacité intellectuelle, dont la bonne humeur native se maintenait même lors des arrêts du destin les plus amers ».

16 mars 1826 : Mort du grand-père paternel de Nietzsche ; sa veuve de 26 ans, qui perd son second mari, transfère alors toute son attention sur son fils Carl Ludwig âgé de treize ans, auquel elle lie un attachement excessif, qu'elle renforce et qui dominera toute leur existence commune. Elle règne sur l'enfant peu assuré avec beaucoup de violence affective, l'entoure d'une attitude compassionnelle et hyper-protectrice aussi répressive qu'étouffante dont elle ne se départira jamais, même après le mariage de son fils. Elle entend faire de lui un bon pasteur, de telle sorte qu'il puisse veiller sur ses vieux jours, le rappelle aux injonctions chrétiennes et pastorales qui constituent l'armature du refoulement auquel son éducation et sa dépendance affective le prédisposent. Lui s'y soumet, s'y adapte, par crainte de perdre son amour par des comportements de révolte qui le précipiteraient dans trop de solitude. Le « bon fils trop vite adulte » compose alors une « Élégie pour le jour de l'ensevelissement de notre bon père », où se trouvent ces vers exprimant une foi fataliste :

Laisse seulement venir le malheur
Lorsqu'il est là
Nous Le [Dieu] chantons pourtant !
Il nous soutiendra
Si nous nous comportons de manière pieuse.

juin 1826 : Carl Ludwig Nietzsche écrit sa première prédication sur Luc 2, 1-14 (cf. sa prédication du baptême de son fils, fin oct. 1844) à douze ans. Par imitation de son père, il connaît déjà fort bien les règles de l'homilétique, et nourrit la certitude de devenir prédicateur. Brillant dans l'apprentissage des langues anciennes, il éprouve d'énormes difficultés dans les branches scientifiques. Hanté par une psychopathologie régressive par manque d'ouverture sociale, il est surnommé « le calotin » ou

« le chameau » (cf. la première métamorphose, Z I, 1) par ses camarades en mal de provocation; ils détestent sa tendance à les dénoncer, par obéissance unilatérale aux adultes.

Trente ans plus tard, son fils sera moqué comme « petit pasteur », avec tout ce que cela comporte de solitude, d'isolement et de stigmatisation.

1827

Schubert compose son « Winterreise » et des « Impromptus »; mort de Beethoven; rencontre entre Hegel et Goethe; Ohm formule sa loi du courant électrique.

1828

Schubert compose sa 9^e symphonie, sa Messe en *Mib*, et meurt la même année; naissance de Léon N. Tolstoï, d'Ibsen.

Après un séjour préparatoire à Halle, Carl Ludwig Nietzsche devient élève de la Klosterschule Roßleben, de 1828 à 1833; l'établissement s'inscrit dans la tradition d'une spiritualité protestante luthérienne obtuse face aux arts et rétive à tout esprit critique. Il s'y sent abandonné, s'ennuie fortement de sa mère, « ma mère de cœur la plus intimement aimée, bonne, chère, dévouée, fidèle, excellente, amicale, belle, attentionnée, pieuse ». Ses lettres le montrent otage d'une aura maternelle surpuissante, à la fois protectrice et menaçante, qui le comble et l'emprisonne tout à la fois dans une affectivité froide et sacrificielle, malgré toutes ses emphases.

Le jeune homme se révèle hyper-sensible, fort pieux, craintif, coincé, vit dans la méfiance et à l'écart, plus préoccupé de satisfaire ses professeurs que d'expérimenter des liens sociaux avec ses camarades et y découvrir sa personnalité propre. Solitaire, soumis et résigné, « parfait » quoique de faible constitution physique, il se construit une façade et un masque qui pèseront lourd sur sa vie familiale à venir. Son fils dira de lui qu'il était « plus un bienveillant souvenir de la vie que la vie elle-même ». Sa santé peu robuste le porte à s'observer comme malade; de violents maux de tête le terrassent périodiquement, liés à une forte pression dans la région des oreilles. Il souffre de nervosité inquiète, d'insomnie, de crampes aux pieds et aux mains. De plus une sévère scoliose, et peut-être des distorsions osseuses, qu'il nommera son « allure courbée », le pourvoient d'une étrange posture corporelle inclinée, lourde de problèmes d'équilibre. Le port d'un corset auquel il se résout un temps se révèle très douloureux.

1829

Goethe publie son « Voyage en Italie », Fourier « Le nouveau monde industriel et social », James Mill son « Analyse du phénomène de l'esprit humain »; publication de la correspondance Schiller-Goethe; Hegel, recteur de l'Université de Berlin, rencontre Schelling; Mendelssohn compose sa « Symphonie écossaise », dirige à Berlin la première exécution publique de la « Passion selon Saint Matthieu » depuis la mort de Bach; fondation de la « Revue des deux Mondes » à Paris; la ligne de chemin de fer Manchester-Liverpool est inaugurée.

avril 1829: Wagner décide de devenir musicien, « sans enseignement », après avoir assisté à une représentation du « Fidelio » de Beethoven à Leipzig, où chantait Wilhelmine Schröder-Devrient, sa future interprète.

1830

Goethe publie ses « Journaux et Annales », Stendhal « Le Rouge et le Noir », Victor Hugo « Hernani », Auguste Comte son « Cours de philosophie positive » (achevé en 1842); Berlioz achève sa « Symphonie fantastique »; Schumann compose ses « Variations Abegg », « Papillons » et « Toccata »; naissance de Hans von Bülow; indépendance de la Belgique.

Mi-octobre 1830: Schumann entend Paginini et prend conscience de sa vocation musicale: il s'installe à Leipzig où il rencontre le jeune Wagner, élève de Saint-Thomas. À la fin de l'année aura lieu la première exécution publique de son Overture en Sib.

1831

Goethe publie la dernière partie de « Poésie et Vérité », achève le manuscrit de *Faust II*, Hugo publie « Notre-Dame de Paris » et « Feuilles d'Automne », Balzac « La Peau de chagrin »; Chopin arrive à Paris; mort de Hegel; Brown repère le noyau d'une cellule; prise de Varsovie par les Russes.

1832

Wagner compose sa symphonie en Ut. Mort de Goethe, de W. Scott.

1833

Balzac publie « Le Médecin de campagne », Mérimée « La Double Méprise »; Michelet commence son « Histoire de France »; Mendelssohn compose sa « Symphonie italienne », Chopin des « Nocturnes » et des « Études »; naissance de Johannes Brahms, de Borodine; Faraday énonce les lois de l'électrolyse.

On reconnaît à Franziska Oehler, jeune écolière vive et douée, une excellente oreille musicale. Les Oehler éduquent leurs nombreux enfants de manière naturelle, saine et variée. Franziska dira ne pouvoir se souvenir d'avoir vu un médecin visiter sa famille. Chaque samedi soir, les enfants doivent réciter avec gestes un poème. David Oehler sait intéresser sa progéniture à la nature et à l'exercice corporel. Ce modèle familial libre et détendu est à l'opposé de celui des Nietzsche. Il engendre d'ailleurs une réputation peu flatteuse, teintée de méfiance.

juillet 1833: Carl Ludwig Nietzsche prononce son premier sermon public dans un office, après à peine deux mois d'études de théologie à la Faculté de Halle-Wittenberg; trente-trois ans plus tard, son fils rédigera avec la même rapidité ses premiers travaux philologiques. Ainsi qu'en témoignent ces vers injonctifs envoyés fin avril 1832, Erdmuthe surveille de très près l'évolution spirituelle de Carl Ludwig:

Prier avec zèle, veiller avec soin
 Se soustraire à la tentation
 Faire de son devoir un plaisir,
 Fuir sagement la tentation;
 Même sous la moquerie et le sarcasme du monde
 Faire en tant que croyant ce qui plaît à Dieu;
 Vouloir cela, accomplir cela,
 Lutter vers le ciel plus ardemment. (Goch, p.127)

Toute la religiosité familiale dont Nietzsche fils sera également la cible grand-maternelle dix-quinze ans plus tard se trouve ici exprimée; on peut y lire en miroir inversé

la violence anti-chrétienne terminale du philosophe pamphlétaire des dernières années 1887-1888.

L'étudiant théologien Carl Ludwig doit prêter grande attention à ses rythmes de travail, éviter toute excitation excessive, ce qui le conduira, comme théologien, pasteur, mari et beau-fils, à fuir tous les conflits. Peu intéressé au monde extérieur, celui de la culture comme celui de la nature (à l'opposé de son futur beau-père), il s'adonne exclusivement à sa formation intellectuelle et spirituelle, ce qui va engendrer un dogmatisme, un manque de tolérance et de perception de l'autre qui font de lui quelqu'un de rigide et crispé.

Il prêche vingt-sept fois jusqu'à la fin de ses études, en 1837 ; c'est là une fréquence anormalement élevée, même pour l'époque, plus significative encore du fait des louanges qui l'accompagnent. Ses maîtres relèvent dans ses exercices de sermon la richesse de la pensée, l'habileté dans le traitement vivement mené, et sa langue « vivante, aussi claire que condensée ». L'élocution et la mémoire, l'intonation naturelle et la gestique vivante bien exercées sont également positivement notées. On l'estime certes trop émotif et porté aux excès de pathos, produits d'une sensibilité larmoyante. Néanmoins son éloquence procure « une influence bienfaisante », conforme au rôle du prédicateur dans l'Allemagne pré-révolutionnaire qu'évoquera son fils, le seul à posséder « une conscience dans son oreille », sachant « ce que pèsent une syllabe et un mot, comment une phrase frappe, rebondit, se presse, roule et se déroule » (PBM § 247).

1834

Mendelssohn compose son oratorio « Saint Paul », Schumann ses « Études symphoniques », en même temps qu'il lance son périodique « Neue Zeitschrift für Musik » ; Liszt fait la connaissance de la comtesse d'Agoult, future mère de Cosima ; Georg Büchner rédige le premier tract socialiste « Paix aux chaumières, guerre aux palais ! » ; premier réseau ferroviaire à vapeur européen ; l'Union douanière entre en vigueur entre les États allemands, point de départ de l'évolution économique et politique allemande.

6 février 1834 : Wagner achève la partition de son premier opéra « Les Fées », créé posthument en 1888 à Leipzig.

juin 1834 : Premier article de Wagner sur « l'Opéra allemand », paru anonymement ; il fait la connaissance de Minna Planer, sa future épouse (mariage fin novembre 1836).

1835

Balzac publie « Le père Goriot », « Le lys dans la vallée » et « Séraphita », Vigny son « Servitude et grandeur militaires », Tocqueville « La Démocratie en Amérique », David. J. Strauss sa « Vie de Jésus, soumise à un examen critique » ; Schumann compose son « Carnaval », Liszt ses « Années de pèlerinage » ; naissance de Saint-Saëns ; inauguration du premier chemin de fer à vapeur allemand (Nüremberg – Fürth) ; invention du revolver Colt ; retour de la comète de Halley.

1836

Carl Ludwig Nietzsche est rayé du service militaire pour trop grande faiblesse corporelle. Se voyant d'abord comme pasteur-prédicateur, aux dépens des disciplines théoriques et de la dimension pastorale, il prépare ses prédications avec art, sur

toute une semaine, les planifie, les résume, les dispose thématiquement dans des cahiers de notes ordonnés selon l'année ecclésiastique luthérienne. Il lit et compulse quantité de collections de sermons (Arndt, Schleiermacher, Couard).

La chaire est pour lui le seul endroit où il se sent sûr, calme et résolu ; c'est son lieu de fuite et de rétablissement, au vu de ses états de nervosité et de doutes. Il s'efforce de cultiver une piété imprégnée d'irrationalité et de romantisme sentimental, tout en se rattachant à l'ancienne tradition piétiste. Péchés, repentance, foi, grâce, centralité du Christ à titre d'instance suprême et de juge triomphant en sont les schèmes dominants, en accord avec l'anthropologie pessimiste de Luther. Carl Ludwig y discerne quelque chose de son expérience personnelle douloureuse, qu'une promesse de rédemption vient providentiellement adoucir.

1837

Balzac commence « Les illusions perdues », Bolzano publie sa « Théorie de la science », Ravaisson son « Essai sur la Métaphysique d'Aristote » ; Berlioz compose son « Requiem », Schumann ses « Davidsbündlertänze », ses « Kinderszenen », son « Kreisleriana », et les « Phantasiestücke » ; Victoria reine d'Angleterre.

Wagner devient directeur de la musique à Riga.

Printemps 1837 : Sa théologie terminée, Carl Ludwig entre en tant que précepteur au service d'un officier cousin de sa mère à Altenburg, activité dans laquelle il fait montre d'un grand sens de l'observation et de l'identification des difficultés d'apprentissage chez ses élèves. Il fait alors la connaissance de Emil Julius Schenk (1811-1895), enseignant privé, archidiacre, futur candidat malheureux à l'aumônerie de Pforta en 1861. En sa compagnie, il prolonge sa formation théologique et spirituelle auprès du théologien du Réveil Friedrich Heseckiel (1794-1840), intendant général de la cour d'Altenburg, fervent partisan de l'union des luthériens et des réformés. Carl Ludwig suit de près les conflits intra-religieux qui secouent les églises régionales, a l'occasion de prêcher devant le duc en faisant grande impression. Ce dernier, proche du Réveil, l'engage pour le catéchisme de ses trois filles de quinze, douze et huit ans ; l'année suivante il est officiellement au service de la cour.

16 novembre 1837 : Naissance de Franz Camille Overbeck à Saint-Petersbourg, aîné d'une famille de quatre enfants, et futur ami bâlois de Friedrich Nietzsche. Il habitera avec sa famille à Paris entre 1846 et 1848, puis de nouveau Saint-Petersbourg, avant Dresde dès 1850.

24 décembre 1837 : Naissance de Cosima (prénom tiré du martyr Cosme et du lac de Côme) à Bellagio/Côme, fille de Liszt et de la comtesse Marie d'Agout ; son père ne la reconnaîtra légalement qu'en 1844.

1838

Ravaisson publie « De l'habitude », Liszt compose ses « Études d'exécution transcendante », Mendelssohn ses trois quatuors, Schumann sa « Sonate en sol », Franck ses trios ; naissance de Bizet ; premières théories cellulaires des êtres vivants, et théorie des probabilités ; Daguerre invente la photographie.

Été 1838: Wagner prend connaissance de l'histoire de Heine sur le « Vaisseau fantôme » ou « Le Hollandais volant », tout en commençant la rédaction du livret de « Rienzi ».

1839

Stendhal publie « La Chartreuse de Parme », Balzac « Splendeurs et misères des courtisanes »; Berlioz compose « Roméo et Juliette », Liszt sa « Fantasia quasi sonata », Chopin ses « Vingt-quatre Préludes », Schumann son « Carnaval de Vienne »; naissance de Moussorgski et de Cézanne.

Wagner s'enfuit vers Londres, puis Bordeaux et Paris, où il entre en relation avec Berlioz et avec Heine.

1840

Proudhon publie « Qu'est-ce que la propriété? », Schopenhauer « Sur le fondement de la morale », Sainte-Beuve « Port-Royal », Bruno Bauer sa « Critique de l'histoire de l'Évangile de Jean et des Synoptiques »; Schumann compose ses « Dichterliebe »; naissance de Rodin, de Zola et de Tchaïkovski; mort de Paganini; la couronne de Prusse échoit à Friedrich Wilhelm IV; les premiers timbres, les premiers marteaux-pilons apparaissent.

12 juillet 1840: Wagner publie son article « Sur l'essence de la musique allemande », tout en travaillant sur « Rienzi »; à la fin de l'année il est présenté à Liszt.

1841

Feuerbach publie son « Essence du Christianisme », Cournot son « Traité élémentaire de la théorie des fonctions et du calcul infinitésimal », Marx entame sa « Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel »; Schumann compose sa 1^{re} symphonie en Sib et son concerto pour piano, Chopin sa « Fantaisie en Fa »; naissance de Dvorak; invention du saxophone; Mayer et Joule découvrent l'équivalent mécanique de la calorie.

juin 1841: Sur recommandation du duc de Saxe-Altenbourg, Carl Ludwig Nietzsche est reçu en audience par le roi de Prusse, Friedrich Wilhelm IV; l'épisode restera gravé dans la mémoire du jeune pasteur en mal de poste. À un moment où les places sont chères, par pléthore de pasteurs à caser, le roi lui confie la paroisse de Röcken (avec les villages avoisinants de Michlitz, Bothfeld et Schwessnitz) pour début 1842. Carl Ludwig réussit en juillet 1841 son dernier examen de théologie.

novembre 1841: Wagner termine la partition du « Vaisseau fantôme », créé début 1843.

1842

Eugène Sue publie « Les Mystères de Paris », Victor Cousin découvre les manuscrits des « Pensées » de Pascal; Schumann compose ses Quatuors op. 41, son quintette et le quatuor avec piano; mort de Stendhal; naissance de Mallarmé; guerre de l'opium en Chine; première ligne de steamers entre Brême et New York.

Carl Ludwig Nietzsche s'installe à Röcken, en Saxe prussienne, en compagnie de sa sœur Augusta qui va tenir le ménage; plus tard l'autre sœur Rosalie et leur mère Erdmuthé les rejoindront. Ses débuts sont très bien notés, hormis un excès de pa-

thos lorsqu'il prêche un luthéranisme orthodoxe mitigé de piétisme, d'idéalisme philosophique, de romantisme, de Réveil et d'édification. On s'attend à ce qu'il monte dans la hiérarchie ecclésiastique, on suppose qu'il deviendra prédicateur à la cour de Berlin.

Son ministère laisse transparaître une certaine condescendance envers les classes populaires, une admiration pour la noblesse, deux traits communs au fils et à la fille qui lui survivront (cf. témoignages transmis par Bernoulli sur les mouvements d'impatience de Nietzsche chaque fois qu'on lui parlait des « droits du peuple »). Les perturbations politiques l'irritent profondément et le poussent à se réfugier dans des états malades à fortes composantes psychosomatiques.

Franziska Oehler devient une jeune fille au physique agréable, qui s'adonne aux joies de la danse et des bals villageois en éveillant à son insu l'érotisme des mâles, tout en se soumettant aux exigences ménagères et jardinières de la cure familiale (13 personnes). Elle est alors confirmée à Pobles par son père, qui lui destine la promesse faite à l'église de Philadelphie : « Conserve ce que tu possèdes, et que personne ne te dérobe ta couronne » (Ap. 3). Sa religiosité précoce, intense et cordiale, à distance des contenus dogmatiques et de leur compréhension par l'entendement, imprègne une vie intérieure nourrie de l'exercice quotidien de la prière et de la fréquentation assidue de l'office dominical, qu'elle perpétuera un demi-siècle plus tard avec son fils insane, aussi longtemps que cela demeurera possible.

Ce qui lui importe est la vivacité de sa propre foi, qu'elle s'efforcera de transmettre à ses enfants. La Bible, pense-t-elle, est en mesure de lui fournir tous les conseils nécessaires face à tous les domaines de la vie, en tant qu'unique fondement de la foi chrétienne. C'est par elle que l'héritage piétiste du Réveil religieux sera transmis à son fils, prônant une piété enracinée dans l'excitation personnelle de la foi, une foi centrée sur l'expérience du péché, de la grâce divine, de la médiation du Christ, sur la réconciliation et l'annonce de l'Évangile devenant réalité vitale du chrétien. Traitant de « la vie religieuse » (HTH, troisième chapitre), Nietzsche se livrera à une interprétation psychologique élaborée « du besoin chrétien de rédemption » (titre du § 132) et de l'expérience piétiste de la foi.

Wagner quitte Paris et revient à Dresde, où a lieu la première de « Rienzi » fin octobre, puis « Le vaisseau fantôme » début 1843. Il esquisse son « Tannhäuser ». Liszt est nommé maître de chapelle à Weimar.

1843

Feuerbach publie ses « Principes de la philosophie de l'avenir », Bruno Bauer « Le christianisme découvert... », Stuart Mill son « Système de logique », Kierkegaard « Ou bien ... ou bien », Cournot son « Exposition de la théorie des chances et des probabilités » ; Chopin compose Ballades, Polonaises et Scherzos, Schumann « Le Paradis et la Peri » ; mort de Hölderlin à 73 ans, après de 38 ans de folie apparente.

Wagner rencontre Félix Mendelssohn.

À l'occasion de visites dans le voisinage, Carl Ludwig Nietzsche fait la connaissance de Franziska à Pobles, où officie son collègue Oehler. Très vite, le jeune pasteur de Röcken, de mentalité si éloignée pourtant, semble fasciné par la gaieté, l'originalité, la grâce, la beauté, le tempérament sympathique et avisé de cette calme jeune fille simple

de dix-sept ans. Il adresse le 17 juillet (dimanche de la pêche miraculeuse!, cf. Lc 5,1 sq) sa demande en mariage au père de Franziska. Tout le monde dira son étonnement que ce soit la quatrième fille de la famille qui se fiance la première, alors que les trois autres ont déjà dépassé la vingtaine. La mère de Franziska avertit sa fille lorsqu'arrive son soupirant pasteur du village voisin, afin qu'elle lâche sa poupée! Débarquant de la cour d'Altenbourg, Carl Ludwig apparaît habillé de fines étoffes qui fascinent les jeunes filles campagnardes. Le mariage a lieu le 10 octobre, jour des trente ans de l'époux.

Franziska entre dans une constellation familiale dominée par les femmes (une belle-mère et deux belles-sœurs excentriques, migraineuses, voire hystériques) qui va beaucoup compliquer son intégration d'épouse et l'empêcher d'y trouver place, occupation et rôle véritablement reconnus. Son mari se montre incapable de la comprendre et de l'aider dans sa lutte pour une existence de femme épouse et de mère à part entière; il la laisse sous la domination d'une belle-mère ultra-répressive et dévalorisante à son égard.

Au moindre conflit, l'homme de la famille s'enfuit et se réfugie dans son bureau, où il s'enferme des heures en refusant toute nourriture ou boisson. Le piano lui est un refuge cathartique qui le libère de tout ce qu'on fait peser sur ses maigres épaules; ses improvisations lui permettent de s'oublier, d'extérioriser et de transfigurer un minimum d'affects négatifs et rebelles. Il entretient avec les siens un lien de prière, tient à jour son cahier de prières, dont la demande quotidienne consiste à « devenir un être bon et raisonnable ».

Condamnée à un rôle passif et subordonné, Franziska se sent abandonnée dans sa solitude de jeune femme pleine de tempérament et de fraîche naïveté, quoique sans passion, sinon envers son mari et ses futurs enfants. Non soutenue par son mari, elle n'a d'autre droit que celui de vivre auprès de lui plus qu'avec lui, en partenaire égale. Elle s'ennuie de sa famille, nourrit des envies de fuite.

1844

Kierkegaard publie « Crainte et tremblement », Stirner « L'unique et sa propriété », Marx ses « Onze thèses sur Feuerbach », sa « Question juive » et fait la connaissance d'Engels à Paris; Chateaubriand publie « La vie de Rancé », Comte son « Discours sur l'esprit positif », Dumas « Les Trois mousquetaires »; Berlioz compose son « Carnaval romain », rédige son traité d'instrumentation, Mendelssohn compose son concerto pour violon, Chopin deux Nocturnes (op. 55); naissance de Rimski-Korsakov; Jakob Burckhardt fait son premier cours à l'Université de Bâle; inauguration de la première ligne de télégraphe entre Washington et Baltimore.

22 février 1844: Carl Ludwig Nietzsche écrit à son ami Schenk en avoir « gros sur le cœur » au sujet de sa belle-famille: « Plus je la connais, moins je peux respecter notamment ma belle-mère, une femme mondaine et vulgaire! Elle me pèse et me tourmente souvent de manière effroyable, au point que je dois avoir honte de mes beaux-parents, et m'étonne juste du comment ma Fränzchen a pu croire d'un pareil fond et sol! Hélas le malentendu avec les beaux-parents a déjà abouti à plus d'une heure de mauvaise humeur avec ma *Fränzchen*. » Le contexte familial Oehler comprend un frère peut-être schizophrène et une sœur suicidée, auxquels s'ajouteront les migraines et la nervosité psychopathe d'Elisabeth, la future « sœur terrible » (Overbeck) de Friedrich.

Carl Ludwig se plaint d'une trop grande différence « d'orientations de vie et de croyance » entre eux et lui. Sans tout supporter pour autant, il dit s'efforcer « de ne laisser voir aussi peu que possible cette répugnance et dégoût des siens, pour ne pas lui faire mal, puisqu'elle est très attachée à eux... je peux cependant t'assurer que je suis heureux et que je ne me repens pas de mon choix... le futur m'angoisse et m'inquiète. »

6 juillet 1844: Naissance de Wilhelm Pinder (mort le 20 février 1928), futur camarade, plus « littéraire » que « musical », de Nietzsche; son père juriste Eduard Pinder (1810-1875) exercera une forte influence sur le jeune Friedrich, à travers l'image positive et active de chrétien « réveillé » qu'il lui renverra, vivant sa foi et ses convictions avec grande sincérité:

[II] était conseiller à la cour d'appel de Naumbourg et possédait une grandeur d'âme [Gemüt] de grande spiritualité. Son comportement plein de finesse et de souplesse le rendait partout aimé, tout comme était hautement respecté son sens chrétien pieux. (« De ma vie. Les années de jeunesse de 1844 à 1858 », 4[77]1858)

Même dans les pires attaques de *L'Antichrist*, le philosophe maintiendra la positivité de ce vécu enfantin:

Seule est chrétienne la pratique chrétienne, une vie telle que celle vécue par celui qui mourut sur la croix . . . Aujourd'hui encore, une telle vie est possible, et pour certains hommes elle est même nécessaire: le christianisme authentique, le christianisme originel sera toujours possible à toute époque . . . Non pas un croire, mais un faire, et surtout un beaucoup-ne-pas-faire, un être autre . . . (AC § 39)

mardi 15 octobre 1844: suite à un accouchement douloureux, naissance de Friedrich Wilhelm Nietzsche à 10 heures du matin, à Röcken bei Lützen, au bord de la route Weissenfels-Leipzig, dont les alentours riches en histoire belliqueuse rempliront de fierté l'enfant. Là, Gustav Adolf et les Suédois vainquirent en novembre 1632 les Impériaux sous le commandement de Wallenstein:

Deux fois [Gustav Adolf et Napoléon] eurent lieu ici de monstrueuses batailles, et le sol y est abreuvé du sang de presque toutes les nations européennes. (« De ma vie... »)

Pour la plus grande fierté du père, c'est le jour anniversaire du roi Friedrich Wilhelm IV (1795-1861, écarté du pouvoir en 1858 suite à une maladie mentale), si bien que chaque anniversaire de Nietzsche sera marqué par les sonneries de cloches et offices religieux en l'honneur du souverain. Le prénom Friedrich, outre ses origines royales, fait référence au premier-né de la grand-mère paternelle de Nietzsche, mort à l'âge de deux ans, alors qu'elle était encore l'épouse de l'avocat Krüger.

Vu qu'il tombe en même temps que l'anniversaire de notre cher roi, je suis dès le matin réveillé par de la musique militaire. Une fois la cérémonie des cadeaux terminée, nous nous rendons à l'église. Si la

prédication n'est certes pas écrite pour moi, j'en tire à mon profit le meilleur et me le destine. Puis nous nous rassemblons pour les grandes solennités scolaires. (« De ma vie... »)

L'importance de ce jour anniversaire perdurera durant toute l'existence lucide de Nietzsche, jusqu'à se faire à lui-même cadeau d'un livre dont il sera et l'auteur et le sujet, *Ecce homo*, pour sa 44^e année (cf. 15 octobre 1888).

Les premiers vingt ans sont une préparation à la vie, à la grande année de la vie, tel une sorte de long nouvel an. (VO § 269, *Les âges de la vie*)

19 octobre 1844 : Parution de l'annonce de la naissance de Nietzsche dans le *Courier, Hallescher Zeitung für Stadt und Land*. Le lendemain, Carl Ludwig prêche sur Luc 13, 6-9 (parabole du figuier stérile), en ayant fait chanter auparavant le choral de louanges et d'action de grâce de l'*Aufklärer* optimiste Gellert : « Qu'elle est grande, la bonté du Tout-Puissant » ; son texte constituera le fil conducteur de son prêche de baptême, quatre jours plus tard. Pour l'heure, il fait part à sa communauté ecclésiale de la naissance de son premier-né, sans publier son prénom, et prie « que par le saint baptême il devienne un membre de Ton Fils, un citoyen du Royaume céleste ».

24 octobre 1844 : Carl Ludwig choisit le jour de son propre baptême pour celui de son fils, de telle sorte que « mon fils également conserve tout cela et plus encore par le bain du saint baptême », manière de l'inscrire d'emblée dans sa lignée pastorale, soit dans un lien « sacramental » gémellaire qui pèsera lourd sur son rejeton. Franziska n'est pas encore rétablie et doit garder le lit ; lui a renoncé au baptême au foyer, préférant un baptême public pour toute la paroisse. Pasteur frais émoulu, il désire ainsi montrer le bon exemple. Sont présents et parrains à ce baptême : la grand-mère paternelle, le grand-père maternel, l'oncle paternel de Nirmsdorf, et une tante maternelle.

La prédication du père se fonde de manière classique sur Lc 1,66 désignant Jean le Baptiseur : « Que sera donc ce petit enfant ? Oui, la main de Dieu est avec lui ! » Elle glose sur la question de Luc, magnifie le miracle de la naissance d'un tel fils, « à l'occasion duquel je ne saurais assez louer la direction pleine de grâce de Dieu et sa sagesse faisant tout au mieux ! ». Dans un passage omis en chaire, il s'interroge sur le sort de son fils aîné : « que peut-il donc advenir d'un petit enfant [...] un enfant malheureux ou heureux, athée ou pieux, une joie ou une honte pour les parents, une malédiction ou une bénédiction pour les hommes, un enfant de l'enfer ou un citoyen du Ciel ! Oh que cette question est angoissante . . . ah, que main et cœur tremblent de ce que moi, père et serviteur de l'Église, je puisse et doive accomplir moi-même cette œuvre sacrée. » (Cf. 30.10.1888)

Presser votre main sur des millénaires comme sur de la cire doit vous paraître félicité. (Z III, 12 § 29v6, *D'anciennes et de nouvelles tables*)

En ce qui concerne les conséquences [*du livre CI*], maintenant je considère ma main avec quelque méfiance parfois, parce qu'il me semble « avoir en main » le destin de l'humanité. (à Köselitz, 30.10.1888)

Le pasteur Nietzsche conclut sa prédication par une prière à partir de Lc 2,40: « L'enfant croissait et son esprit s'affermisssait en esprit de toute sagesse, et la grâce de Dieu était sur lui »; il s'agit pourtant ici de Jésus parmi les scribes, substitué à Jean le Baptisteur dont Lc 1,80 dit: « l'enfant croissait et son esprit s'affermisssait et il était *dans le désert* ». Ce dernier texte aurait été plus conforme à la destinée effective de Nietzsche!

Dans les jours suivant la naissance, Franziska souffre d'une inflammation mammaire et son fils refuse le sein. Une nourrice s'avère requise car le nourrisson ne supporte pas le lait de vache; il accepte d'emblée l'étrangère. Dans une esquisse de lettre, la mère se dit « d'humeur très blessée et souvent très troublée ». Son fils a d'emblée affaire à trois « mères »: la sienne, sa grand-mère et la nourrice.

§ 1. – Le jeu triangulaire récurrent qui va rythmer les rencontres humaines décisives de Nietzsche semble d'emblée en place, relayé par l'emprise des mère, père et grand-mère paternelle, auxquels succéderont les trios d'amis (Krug, Pinder, Deussen, puis Rohde, Overbeck, Köselitz), sans oublier ceux qui le conduiront à sa « naissance » intellectuelle: Schopenhauer, Wagner et Cosima, puis à son épreuve affective cruciale: le triangle incestueux et explosif entre Lou von Salomé, Paul Rée et Elisabeth Nietzsche.

Quant aux transpositions conceptuelles de ces dispositions trilogiques, leur nombre et figures sont considérables: tout le *Zarathoustra* en est empreint, des « trois métamorphoses » initiales à la triplicité emblématique des thèmes condensant son message: le sur-homme, la volonté de puissance [VP] et l'éternel retour [ER], exposés au gré des trois genres littéraires du discours (philosophique), du récit (poétique) et du chant (musical), par le biais du regard, de l'écoute et de la profération.

16 novembre 1844: Naissance de Gustav Krug (décédé le 19 juillet 1902), futur ami de Nietzsche, cousin germain de W. Pinder, fils de Gustav Adolf Krug (1805-1874), juriste versé dans les Lettres et musicien passionné, de qualité quasi professionnelle (pianiste et compositeur de musique de chambre). Il sera pour l'enfant Nietzsche son initiateur à la musique. Interprète averti de Mozart, de Beethoven, de Bach et de Mendelssohn (mort le 4 novembre 1847), dont il a été longtemps l'ami et qui fut le parrain de son fils Gustav, il reçoit chez lui Robert et Clara Schumann, n'apprécie que fort peu Wagner. Nietzsche découvrira également à son contact le mouvement du Réveil, dont il est devenu un théologien convaincu, après de vaines tentatives d'accord de sa foi avec la philosophie hégélienne.

Sa haute stature imposante, son visage sérieux et spirituel, sa valeur reconnue, tout cela faisait sur moi grande impression. (« De ma vie... »).

20 décembre 1844: Naissance de Carl von Gersdorff (suicide le 19 août 1904), futur ami de Nietzsche, dès l'été 1861.

1845

Feuerbach publie « L'essence de la religion », Marx et Engels « La sainte famille », « L'idéologie allemande » est en cours de rédaction, Humboldt écrit « Cosmos, esquisse d'une description physique du monde », Mérimée « Carmen » ; Mendelssohn compose son trio en Do, Schumann des fugues ; naissance de Louis II de Bavière, de Gabriel Fauré.

7 janvier 1845: naissance de Paul Deussen (décédé le 6.7.1919), futur ami de Nietzsche (cf juillet 1859).

La mère de Nietzsche se livre aux délices de la maternité, mais du moment où Fritz sera sevré à huit mois, son mari accaparera l'essentiel du pouvoir éducatif sur son fils, tout en continuant à disparaître au moindre conflit. Toutefois la culture et la pédagogie familiales sont de fait aux mains de la belle-mère, inscrite au point nodal de toutes les relations que traversent l'hyperactivisme névrotique de Rosalie et la dépression chronique d'Augusta. La jeune Franziska est également victime de cette emprise pédagogique conflictuelle aussi orgueilleuse qu'arrogante, dont elle doit se méfier et se protéger, si bien qu'elle peine à trouver sa fonction maternelle, car la mère et les deux sœurs de son mari veillent à ce que le petit Fritz soit élevé selon l'exemple inégalable du père.

La relation entre le fils et son père semble très forte ; les fantaisies pianistiques paternelles impressionnent grandement le bambin : « À une année déjà, le petit Fritz se dresse dans sa voiture, écoute très tranquille, les yeux rivés sur son père lorsque celui-ci commence à jouer, si bien que Fränzchen réclame de la musique lorsque le rejeton pleure pour d'obscurcs raisons » (Max Oehler, dans son livre *La mère de Nietzsche*). Friedrich dira de son père, dont les improvisations lui demeureront inoubliables : « Il avait atteint une qualité de jeu significative, particulièrement dans la variation libre » (« De ma vie... »).

13 avril 1845: Wagner termine son « Tannhäuser », qui sera créé à Dresde à la mi-octobre.

juillet 1845: Wagner séjourne à Marienbad, où il lit « Parsifal » (1210) du poète médiéval Wolfram von Eschenbach, puis l'épopée anonyme de « Lohengrin », et où il prend connaissance, dans une histoire de la littérature allemande, de Hans Sachs et des Maîtres chanteurs de Nüremberg ; durant ce séjour il rencontre le musicologue viennois E. Hanslick.

9 octobre 1845: Naissance de Rohde (décédé le 11.1.1898), futur ami de Nietzsche (cf. 2.3.1866).

19 octobre 1845: Première de la version originelle du « Tristan » de Wagner à Dresde.

Fin novembre 1845, Carl Ludwig N. à Schenk : « Je me sens si pitoyable en tout que je suis heureux de n'être qu'un pasteur de campagne, et de ne pouvoir agir qu'en petit et calmement. J'ai pris congé depuis longtemps de la pensée exigeante en compétence permettant de venir une fois dans une grande ville », pour y être pasteur.

15 décembre 1845, Carl Ludwig N. à Schenk : « Dès que j'en viens à prêcher, j'oublie tout doute et hésitation... deviens calme, sûr, courageux et résolu ; en chaire j'appartiens en toute vérité aux théologiens vraiment luthériens croyant aux symboles les plus stricts. » Toutefois son existence théologique lui devient problématique, il est

obligé d'avouer « que le grand conflit bruyant dans l'Église ... se répercute et se répète certainement dans plus d'un cœur tout comme dans la tranquillité de mon monde spirituel. C'est vraiment difficile d'être prédicateur aujourd'hui, quand l'on se sent soi-même dans l'incertitude, et que l'on doit néanmoins rendre les autres assurés. »

Si ses prédications ont d'abord été rationalistes (inspiration du père et de l'oncle), elles se sont rapprochées des orthodoxes et supranaturalistes, puis des adeptes du mouvement du Réveil (non sans hésitation), bien que Carl Ludwig n'en partage pas la piété mystique et émotionnelle, ni la fixation sur une conversion ponctuelle. « La contradiction entre Rationalistes et Réveillés demeure « dans la tranquillité du monde spirituel » du père de Nietzsche – son fils aussi grandira dans cette contradiction plus tard, autant à Naumbourg qu'à Pforta. » (R. Bohley, « Le baptême de Nietzsche », *Ni. Stud.* 9).

27 décembre 1845 : Naissance de Heinrich Romundt (décédé le 10.5.1919), futur ami de Nietzsche (cf. 24.1.1866).

1846

Kierkegaard publie son « Post-Scriptum », George Sand « La Mare au diable », Proudhon sa « Philosophie de la misère » ; Berlioz compose « La Damnation de Faust », César Franck son oratorio « Ruth et Booz », Mendelssohn « Elias », Schumann sa deuxième symphonie en do ; découverte de la planète Neptune par Le Verrier ; première machine à coudre, première anesthésie totale.

1^{er} janvier 1846 : Effondrement nerveux de Carl Ludwig N. en plein office, avec pleurs et tremblements, suite à une conversation conflictuelle avec l'instituteur de Röcken : il court hors de l'église, finit par revenir, pour en repartir, puis garder le lit plusieurs jours. Il écrit à son ami Schenk fin janvier : « Enfin je commençai même à pleurer, cela mit naturellement toute la communauté en émoi ; là-dessus mon état s'altéra au point de trembler de tout mon corps, une sueur gelée me coulait sur le front, et je craignais à tout instant de tomber à la renverse. Je vins à bout malgré tout, lus la liturgie jusqu'à la prédication, mais ensuite je quittai sur le champ l'église, au grand grand effroi des miens. »

5 avril 1846 : Première exécution à Dresde de la 9^e symphonie de Beethoven sous la direction de Wagner : c'est un immense succès ; Hans von Bülow (1830-1894), jeune homme de seize ans, assiste ébloui à ce concert.

1^{er} mai 1846, Carl Ludwig N. à son ami Schenk : « Je suis beaucoup dehors, aussi en raison de ma santé, car je ne peux plus du tout supporter d'être assis à ma table et d'étudier ; quand je travaille, je suis malade, d'où chaque dimanche m'est un jour de maladie. » Plus tard, il écrit qu'il devrait faire quelque chose pour ses nerfs, ce qu'il ne fera jamais.

10 juillet 1846 : Naissance de la sœur de Nietzsche, Elisabeth-Thérèse-Alexandra, porteuse du prénom des trois filles du duc de Saxe-Altenburg, en conformité avec la prédilection paternelle pour l'aristocratie. L'enfant pourvoit sa mère de grandes satisfactions et la rend très heureuse ; elle peut enfin librement et pleinement jouer à la poupée « pour de vrai », et on lui fiche la paix !

La vénération et la fierté d'Elisabeth pour son grand frère seront fort précoces ; lui

l'adorait en retour, malgré ses accès de colère où elle crachait sur lui, d'où son surnom de « Lama ». Très vite Elisabeth se montre capricieuse et versatile, alors que Fritz est un petit garçon tranquille, tout en pouvant se montrer subitement rageur. Sa sœur comprend vite que sa valeur propre se voit renforcée lorsqu'elle s'identifie à son frère, sous forme d'adoration et de glorification sans distance. Elle peut ainsi espérer attirer l'attention et la reconnaissance de sa mère, très fixée sur son fils.

29 juillet 1846 : Hans von Bülow, futur époux de Cosima Liszt-d'Agoult, est présenté à Wagner.

13 septembre 1846 : Le superintendant ecclésiastique de Lützen rend visite au pasteur Nietzsche; son rapport décrit « un ecclésiastique appliqué, consciencieux et aimé, qui annonce l'Évangile avec chaleur et fidélité, et qui est actif dans sa fonction. Il prêche sur les péripécies évangéliques, sur les épîtres seulement pour des motifs particuliers, il travaille ses sermons et les apprend par cœur » (Pernet, p. 25)

13 novembre 1846, Carl Ludwig N. à Schenk : « Il y a une sorte d'expression piétiste qui m'est désagréable, même si je suis tout à fait d'accord sur le fond... je ne suis pas tout à fait en harmonie avec la chose ».

15 décembre 1846, Carl Ludwig N. à Schenk : « Frérot Fritz est un gamin sauvage, que parfois seul le papa ramène à la raison, puisque la verge n'est pas loin de lui; cependant un autre plus puissant aide à éduquer, c'est le cher saint Christ, qui a déjà pris tête et cœur chez le petit Fritz, si bien qu'il ne veut rien dire ou entendre sinon le « saint Kist » – C'est quelque chose d'absolument adorable. »

L'image « pédagogique » du Christ sauveur libérateur peut donc insensiblement se métamorphoser en une instance coercitive et punitive, et venir à la rescousse du père répressif pour briser l'obstination désobéissante du petit Fritz. Un demi-siècle plus tard, Franziska racontera à son neveu Adalbert Oehler que « comme petit enfant, quand mon cher mari vivait encore, il avait en effet l'habitude, quand cela n'allait pas selon sa volonté, de se jeter en arrière, ce dont le bon Papa l'a *manifestement* déshabitué. »

1847

Marx publie « Misère de la philosophie », Boole son « Analyse mathématique de la logique », Helmholtz « Sur la conservation de la force », Michelet son « Histoire de la Révolution française »; Schumann compose 2 trios et son « Album pour la jeunesse », Chopin ses 3 Valses op. 64, Liszt ses 17^e et 19^e Rhapsodies; mort de Mendelssohn; Marx et Engels participent au congrès de l'« Union des Justes », débaptisée en « Union des Communistes ».

2 octobre 1847 : Pour les vingt-et-un ans de sa mère, Nietzsche lui adresse oralement ses vœux, sans s'y oublier : « Chère Mère je te souhaite du bonheur, et pour moi un regard amical ».

1848

Comte publie son « Discours sur l'ensemble du positivisme », Ch. Secrétan sa « Philosophie de la liberté », Marx son « Manifeste du Parti communiste », en même temps que la révolution parisienne marque la chute du roi-citoyen; Schumann compose « Manfred », com-

menche le cycle « Wilhelm Meister » et le « Faust » ; grande vague révolutionnaire à travers l'Europe ; la Suisse élabore sa constitution fédérale, la France abolit l'esclavage, François Joseph devient empereur d'Autriche ; Premier congrès national allemand à Francfort.

À l'âge de parler, Fritz demeure silencieux, et le médecin consulté avertit la mère « que les soins excessifs dont elle entourait son bébé avait une action défavorable au développement du langage. Il lui conseilla de se montrer moins attentive à toutes les expressions de son fils, pour lui laisser la possibilité d'ouvrir la bouche » (Peters, *Elisabeth*, p. 24).

De 1848 à 1856, l'éducation chrétienne de Nietzsche va être déterminée par sa grand-mère paternelle, encore complètement plongée dans le rationalisme, et il restera imprégné par de telles représentations de foi et de valeurs intemporelles. Sur les années de la petite enfance, il écrira en mai 1861 :

Ce que je sais des premières années de ma vie est trop insignifiant pour le raconter. Diverses propriétés se développèrent déjà très tôt, une certaine tranquillité et taciturnité contemplative, par laquelle je me tenais facilement à distance des autres enfants, et parfois des éclats de fureur. (« Esquisse de vie », mai 1861, 10[10]61)

Franz Overbeck dira de son ami que son « aptitude à se communiquer, inhabituelle, est liée à une fermeture sur soi tout aussi inhabituelle. »

27 février 1848 : Naissance du frère Ludwig Josef (nom du duc d'Altenburg). Il mobilise à son tour toute l'attention de la mère.

17 avril 1848, Carl Ludwig N. à Schenk, en rapport avec les événements révolutionnaires qui le rendent très nerveux et insomniaque : « J'en ai toutes sortes de visions remarquables, mais je pense, comme Dieu a heureusement aidé à traverser le temps de Pâques, que cela n'aboutira pas à une vraie maladie, mais bientôt tout ira de nouveau bien pour moi ! »

28 avril 1848 : Wagner achève la partition de « Lohengrin » ; il fait la connaissance de Bakounine, réfugié à Dresde suite à l'insurrection pragoise.

Printemps 1848 : « Journées révolutionnaires », renversement de Metternich, barricades et combats à Francfort/M. et Berlin ; Wagner s'engage à fond dans les événements de Dresde, matés par le prince héritier et futur empereur allemand ; il s'enfuit à Paris, puis s'installe début juillet à Zürich. La Suisse pratiquait alors une politique d'accueil envers les réfugiés allemands, autrichiens et hongrois que les intimidations des grandes puissances ne parvinrent pas à interrompre avant la fin du XIX^e siècle.

17 septembre 1848 : Dernière prédication du père de Nietzsche, dont la maladie se révèle bientôt incurable ; l'émeute révolutionnaire, la défaite du duc d'Altenbourg et celle du roi, qu'il considère comme « mort » d'avoir cédé devant les exigences des insurgés, le perturbent profondément, le rendent « psychologiquement malade », selon son fils. Il ne tombe donc pas malade suite à une chute dans l'escalier, comme Elisabeth Förster-Nietzsche le fera croire dans sa biographie de Nietzsche. Souffrait-il d'une tumeur au cerveau ? Était-il épileptique ? Son fils interné à la clinique de Iéna

quarante ans plus tard déclarera que lui-même a eu des crises d'épilepsie jusqu'à 17 ans. Carl Ludwig sombre dans un état de morne dépression, dans de violents accès de larmes ; il s'enferme des heures dans son cabinet pour s'abandonner à un incompréhensible chagrin solitaire. Convulsions et pertes de mémoire s'ensuivent.

4 octobre 1848: Wagner esquisse « La Saga des Nibelungen », premier projet en prose de ce qui deviendra « L'anneau du Nibelung », et qu'il va publier sous le titre « Le Mythe des Nibelungen » ; au même moment, il écrit un article sur « L'Allemagne et les princes qui la gouvernent » qui contient cet avertissement : « Six mois se sont écoulés, qu'advint-il ? ... Réveillez-vous ! la onzième heure a déjà sonné ». Quelques jours après, il esquisse en prose « La Mort de Siegfried », qui deviendra en 1874 le « Crépuscule des dieux ».

16 octobre 1848, Franziska Nietzsche à Schenk : « J'ai espéré chaque jour une amélioration [*de l'état de son mari*], mais elle ne s'est pas produite et voici que se répètent derechef les crises violentes de vomissements, avec de nombreux maux de tête, aboutissant chaque fois à une prostration alarmante... il s'agit d'un vilain mal, peut-être héréditaire, se manifestant par l'engourdissement des mains et de la langue, et par des vertiges. »

9 novembre 1848: Carl Ludwig N. est emmené à Naumbourg pour des soins homéopathiques sans effets.

1^{er} décembre 1848, Franziska Nietzsche à Schenk : « Mal habituel, vomissements et surtout terribles maux de tête dont il se plaint chaque jour, au point de déclarer qu'il va perdre la tête... je l'ai trouvé bien triste, avec beaucoup de larmes et de mauvaises crises. »

1849

Kierkegaard publie son « Traité du désespoir », Berlioz compose son « Te Deum » ; mort de Fr. Chopin ; constitution de l'Empire allemand adoptée par l'Assemblée nationale réunie à Francfort a. M. : les partisans de la « Petite Allemagne » y ont gain de cause.

Dans une esquisse de lettre à l'épouse Schenk, Franziska N. évoque ses enfants priant quotidiennement pour la santé de leur père : « Fritz est tout à fait compréhensif et garde pour lui ses réflexions sur pourquoi le bon Dieu n'a pas encore guéri le cher Papa, et hier il me consolait [en disant] attends Maman, s'il commence maintenant à y avoir des éclairs, alors le bon Dieu nous entendra. »

Agitation et inquiétude se répandirent autour de notre maison qui avait été plus tôt le séjour de la plus belle félicité. Et même si je ne comprenais pas totalement la grandeur du danger imminent, l'ambiance triste et pleine d'angoisse devait faire une impression perturbante sur moi. (« Esquisse de vie », 1861)

La maladie du père, sa cécité grandissante, sa voix de plus en plus inarticulée et inhumaine, ses souffrances cérébrales gigantesques, accompagnées de gémissements et de râles, impriment alors des souvenirs traumatiques (*Traum* = cauchemar, apparition) chez l'enfant Nietzsche, renforcés par l'impression inquiétante émanant de l'ambiance familiale alors régnante, pleine d'angoisse.

26 février 1849, Liszt à Wagner: « Une fois pour toutes, comptez-moi dorénavant au nombre de vos admirateurs les plus zélés et les plus dévoués; où que vous soyez, comptez sur moi et disposez de moi. »

avril 1849: Carl Ludwig N. ne voit plus et n'arrive plus à exprimer ses pensées; sa faiblesse intellectuelle est grande, la cécité, l'inflammation du palais et de la langue ne reculent pas. La mère tient ses enfants le plus éloigné possible de la présence du malade, qui ne semble guère l'être en apparence, ne seraient-ce son nez extraordinairement pâle et ses yeux qui roulent sans cesse. Le second fils Joseph affronte au même moment ses premières crises.

Mon cher père devait supporter d'immenses douleurs, mais la maladie ne voulait pas diminuer, augmentant au contraire de jour en jour. Finalement, même sa vue s'éteignit et c'est dans l'obscurité constante qu'il dut encore endurer le restant de ses souffrances. (« De ma vie... »)

18 avril 1849: Dans un article intitulé « La Révolution », Wagner proclame « le nouvel évangile du bonheur »: « Je veux briser le pouvoir des puissants, de la loi et de la propriété. Que l'homme ait pour maître sa propre volonté... car la chose sainte, c'est uniquement l'homme libre, et il n'y a rien qui lui soit supérieur. »

20 juillet 1849, Franziska Nietzsche à l'épouse de Schenk (absence de ponctuation respectée!): « Ah Dieu ma chère amie je ne t'ai encore jamais écrit avec un cœur aussi triste que cette fois car la faiblesse de notre pauvre malade [le fait] dormir beaucoup et ne prononcer quasi aucun mot depuis quelques jours souvent grand soucis et affliction pourtant lorsqu'on le voit ainsi couché dans son lit, comme en ce moment où j'écris, on s'abandonne au meilleur espoir. »

27 juillet 1849: Mort de Carl Ludwig Nietzsche après onze mois de douleurs intolérables et de paralysie progressive; sa veuve est une mère de vingt-deux ans. « Lorsque je m'éveillai au matin, je n'entendis partout autour de moi que pleurs et sanglots. » Dans sa première autobiographie, le fils aîné conclura de l'événement: « Ah Dieu! Je devenais orphelin de père, ma chère mère une veuve! » Il n'a été aucunement préparé à la disparition de son père, dont on a espéré jusqu'au bout la guérison. Le même silence familial se manifestera durant les premières années de la folie de Nietzsche.

*Dans l'œil du mort
Advient encore une fois de la lumière:
Son enfant l'enlaça plein de chagrin
L'embrassa. Alors dit de l'œil
La lueur: « Je t'aime » (22[94]1877)*

§ 2. – Le souvenir entretenu du père, son style distingué, solennel, pastoral, le souhait exprimé par tous que Friedrich suive son exemple dominant sa première enfance, quitte à engendrer admiration ou moqueries, solitude, isolement des autres, penchant prononcé au rêve et à l'introspection. La perte du père va façonner autrement toute sa vie, avec une très forte empreinte de

la thématique de la mort, voire un culte des morts. « Toute joie était révolue ; douleur et deuil prirent sa place » (« Esquisse » 1861). Chacun se retrouve muré dans sa souffrance propre, en parallèle, dans la commune douleur d'une perte unissant le fils et sa mère d'un lien qui demeurera parfaitement indéfectible, par-delà leurs oppositions radicales, jusque dans la folie du fils. Pris dans les voiles du deuil, l'enfant se sent porteur de mort, emparé par elle, s'en défend, hanté par la question : comment survivre, au-delà de maintenant et d'un désir de tombe ?

*Le monde entier est tel une tombe
Et toute joie est éteinte
Je ne peux joyeusement chanter
Dois sans cesse gémir.
(Colon, 4[66]1858)*

*J'ai beaucoup pleuré
sur la tombe de mon père
et plus d'une amère larme
tomba sur la sépulture.
Me fut si déserte et triste
La chère maison paternelle.
(6[70]1859)*

Bien que très jeune encore et inexpérimenté, j'avais pourtant une idée de la mort ; la pensée de me voir à toujours séparé de mon père aimé me saisit et je pleurai amèrement. (« De ma vie... »)

– Mon père est mort à trente-six ans : il était délicat, aimable et morbide*, tel un être destiné qu'au passage [*Vorübergehen*, = titre de Z III, 7] – plus un souvenir bienveillant de la vie que la vie elle-même. (EH, ... *si sage*, § 1/9)

2 août 1849 : l'enterrement de Carl Ludwig Nietzsche inscrit en son fils un souvenir aussi intense qu'indélébile : l'imprégnation sonore des cloches façonne sa découverte et son expérience de la mort.

À une heure la cérémonie débuta avec tout le carillon des cloches. Oh jamais ne se dissipera de mon oreille leur son sourd, jamais je n'oublierai la mélodie lugubre bourdonnant du chant « Jésus ma pleine assurance » ! Le son de l'orgue bourdonnait à travers les allées de l'église. (« De ma vie... »)

Constamment ventera ton souffle en rêve autour de moi, tel le chant

mélancolique murmuré de la harpe; et la tombe ombragée qui conserve le plus aimé que la terre ait jamais possédé consolera le cœur troublé d'une consolation céleste! (« Départ », 9[3]1860)

*Oh tintement de cloche dans la nuit calme –
Les morts aimés sont éveillés
Et m'appellent à un long sommeil
Au long et froid sommeil de la mort.
(« À la veille de la Toussaint », 14[29]1862)*

9 août 1849 : Dans une note de *Journal*, Franziska N. s'adresse à son mari décédé : « Continue à porter des regards en bénissant et en protégeant ta Franziska abandonnée avec ses trois enfants, s'il te plaît mon cher Carl Ludwig... que [*le bon Dieu*] te laisse être le bon ange qui me dirigera en toute ma vie et me conduira pour éduquer nos trois enfants en communion, à la gloire du bon Dieu ». Elle signe : « Ta Franziska éternellement reconnaissante et ne t'oubliant jamais ».

Durant les mois de deuil bientôt redoublé par la mort de son fils cadet, la mère s'absorbera doublement en son mari et en Joseph, parlant quotidiennement avec l'un, cherchant à visualiser l'autre. Au lieu de retourner dans sa famille, elle s'ancre dans le cadre familial des Nietzsche, avec belle-mère et belles-sœurs, selon le vœu de son mari qu'elle savait méfiant face à sa propre famille.

Au même moment Wagner rédige, sous l'influence de Proudhon et de Feuerbach, sa brochure « Art et Révolution », contre l'éthique anti-sensuelle du christianisme et contre le principe du profit dans l'art présent.

15 octobre 1849: Premières heures scolaires de Nietzsche à Röcken : il a juste cinq ans. Franziska installe d'emblée son fils sous la lourde contrainte du chemin tracé par son père qu'il s'agit de perpétuer : il sera donc pasteur. Son éducation chrétienne, menée par une mère en constant dialogue pieux avec son Dieu, est axée sur son désir à elle d'être à nouveau réunie à son mari. Cf. son *Journal* : « Oui, Dieu fidèle, fais que je devienne chaque jour meilleure et plus pieuse, pour que je puisse une fois jouir en toute clarté de la joie d'une union céleste, la seule consolation sur laquelle je m'appuie (16.7.1850). »

L'ardeur de son amour maternel, jointe à son culte du père époux, va bloquer l'impulsion naturelle de ses enfants vers une responsabilité et une autonomie réelles, à l'encontre de son intention la plus profonde, et les pourvoir d'un fardeau de vie qui sera aux sources de l'agressivité qu'ils exerceront, même adultes dans la force de l'âge, à son égard.

15 octobre 1849, Gustav Adolf Osswald (1801-1873, ami et collègue local du père) à Friedrich pour ses cinq ans : « ton bienheureux père transfiguré fêta en esprit ton anniversaire. Toi brave enfant si prématurément orphelin, il te regarde du monde d'en haut et fait aussi ses meilleurs vœux pour le bien de son cher Fritz, il les prononce même devant le trône du Père céleste, qui prête si volontiers oreille à la prière. Ce qu'il dit là, aucune oreille humaine ne l'a entendu, moi non plus, mais je me l'imagine à peu près ainsi :

« je te demande de vouloir veiller et régir plus avant sur sa vie, de garder son âme de tout mal, de la désobéissance, de l'obstination, du caprice, du mensonge et de tout péché; veuille le renforcer et l'affermir, qu'il puisse continuer à devenir toujours plus la fierté et la joie de sa chère grand-mère et de ses grands-parents, la consolation et l'appui de ses chères mère et tantes, et l'ami et exemple pour ses frère et sœur ». Et bien, mon cher Fritz, pour que cette prière de ton cher père bienheureux parvienne à s'accomplir, tu devras y apporter ta propre contribution et être bien docile, supportable et désireux d'apprendre, comme tu l'as été jusqu'ici. »

Voilà le bambin aussitôt chargé d'une lourde responsabilité familiale et générationnelle, sous le regard du Dieu suprême et dans la présence invisible de son père, assortie d'exigences pieuses compensatoires vis-à-vis du père décédé. Le « papa au ciel », figure menaçante et pédagogiquement efficace de l'au-delà, voit tout, est là en esprit au-dessus de l'existence du fils, ce qui alimente une forte culpabilité, doublée d'une perception violemment négative du salut individuel proclamé par la foi chrétienne.

Vous avez posé un Dieu dans cette nature – et tout est à nouveau servile et oppressé ! Comment ? Jamais avoir le droit d'être seul avec soi-même ? Plus jamais non surveillé, non gardé, sans tutelle, non gratifié ? Quand un autre ne cesse d'être autour de nous, le meilleur du courage et de la bonté dans le monde est rendu impossible. N'aimerait-on pas, face à cette indiscretion du ciel, face à ce voisin sur-naturel inévitable, devenir celui du diable ! – Mais ce n'est pas nécessaire, ce n'était qu'un rêve ! Réveillons-nous ! (A § 464, *Pudeur du prodigue*)

Mais lui – *devait* mourir : il voyait avec des yeux qui voyaient *tout*, – il voyait profondeurs et fondements de l'homme, toute son ignominie et sa laideur dissimulée. (Z IV, 7v38, *L'homme le plus laid*)

4 novembre 1849: Wagner commence son essai « L'Œuvre d'art de l'avenir » dédié à Ludwig Feuerbach, où il formule pour la première fois l'expression d'« œuvre d'art totale de l'avenir », dans un fragment de quelques pages restées inachevées et non publiées de son vivant.

21 novembre 1849: Naissance en Poméranie de Paul Rée (mort le 28.10.1901), futur ami de Nietzsche (cf. 5.5.1873).

1850

Chateaubriand achève ses « Mémoires d'outre-tombe », Mayer publie ses « Remarques sur l'équivalent mécanique de la chaleur »; Kelvin et Clausius énoncent le deuxième principe de la thermodynamique; Schumann compose sa Troisième symphonie en Mi^b et son concerto pour violoncelle; fondation de la Société Bach (Liszt, Schumann et Spohr parmi les membres fondateurs); mort de Balzac; l'Allemagne partagée entre deux camps, autour de Vienne et de Berlin, en faveur de la grande ou petite Allemagne.

9 janvier 1850: Mort du frère Josef à 22 mois, au moment de faire ses premières dents; ce deuil affecte profondément la mère, cf. son *Journal*: « Puis vint cette ma-

ladie de onze mois de mon époux intensément chéri, secouant cœur et moelle, de loin la perte la plus douloureuse, et six mois ensuite, la perte de mon précieux petit enfant, et ma force physique fut brisée par toutes ces tempêtes... Ah, sa petite image ne se refusera jamais à mon âme et me le représentera seulement toujours occupé,] aussi distinctement et vivant que possible. »

Cette mort-là ne peut être vécue par la famille comme délivrance; Franziska la comprend comme un geste du mari mort venu prendre son fils auprès de lui; c'est sa manière, guère « chrétienne », de faire son deuil, dont Fritz semble partager l'essentiel de l'interprétation, au vu du rêve ci-dessous, rédigé en deux versions à trois ans d'intervalle (« De ma vie » de fin août 1858 et « Esquisse » de mai 1861):

1. *En ce temps-là il me prit à rêver une fois,*
2. *j'entendais dans l'église le son de l'orgue
comme lors de l'enterrement.*
3. *Je vis alors, en guise de cause,*
4. *une tombe se soulever subitement
et mon père en suaire s'extraire d'elle.*
5. *Il accourt à l'église et en revient peu après
avec un petit enfant dans les bras.*
6. *Le monticule funéraire s'ouvre,*
7. *il y descend et le couvercle s'abaisse de nouveau sur l'ouverture.*
8. *Aussitôt l'écho mugissant de l'orgue se tait et je me réveille. –*
9. *Le jour suivant cette nuit-là le petit Joseph va mal soudain, a des
crampes et meurt en quelques heures.*
10. *Notre douleur fut immense.*
11. *Mon rêve s'était complètement réalisé.*
12. *La petite dépouille aussi fut placée encore
dans les bras de mon père. –*
13. *Lors de ce double malheur, Dieu au ciel fut notre unique
consolation et protection.*
14. *Cela se passa fin janvier 1850. –*

1. *Quelques mois plus tard m'atteignit un deuxième malheur*
2. *que je pressentis à travers un rêve étrange.*
3. *Il en était pour moi comme si j'entendais le son sourd
de l'orgue hors de l'église.*
4. *Surpris j'ouvre la fenêtre située vers l'église et le cimetière.*
5. *La tombe de mon père s'ouvre,*
6. *Une silhouette blanche surgit*
7. *et disparaît dans l'église.*
8. *Les sons âpres et inquiétants résonnent plus avant;*
9. *La silhouette blanche réapparaît, portant quelque chose
sous le bras que je ne reconnus pas précisément.*
10. *Le monticule se soulève,*

11. *La silhouette s'enfonce,*
12. *L'orgue cesse – je me réveille.*
13. *Le matin suivant mon frère plus jeune, un enfant vif et doué, est saisi de crampes et meurt en une demi-heure.*
14. *Il fut immédiatement enterré dans la tombe de mon père. –*

§ 3. – Le rêveur ne dit rien de sa peur ; le père, incarnation de sa maison natale tant aimée, se transforme pourtant en fantôme prédateur, et son fils Fritz en un devin qui l'observe, de près dans la première version, en surplomb et à distance dans la seconde, entraîner le petit Joseph, ou quelque chose, dans son tombeau. La première fois l'orgue traumatique de l'enterrement paternel met en route le rêve, alors que plus tard il indiquera sans mugir, à distance et enclos dans l'église, un incident mobilisant l'attention du rêveur non plus sur son père, mais sur une silhouette qui disparaît dans la tombe paternelle. Entre les deux versions, l'ombre paternelle semble devenue plus floue mais le spectre plus réel, le deuil plus avancé et le rêve prémonitoire plus prégnant. A-t-il relu ou non son récit antérieur ? Une culpabilité inconsciente se forge-t-elle en lui, accompagnée de désirs de mort angoissants, au point de perturber son rapport à la réalité ?

Sa position de mâle unique dans la famille, après avoir été menacée par ce frère au centre de toutes les inquiétudes, ne l'est plus : il devient le « prince et roi » à la fois admiré et préoccupant pour toute cette famille où les hommes meurent et les femmes survivent ! (cf. l'énigme ouvrant *Ecce homo* en oct. 1888). Sa survie passe par le deuil omniprésent et par la tombe paternelle où vont désormais se recueillir mère et parenté, véritable point de contact et de fixation temporel qui orientera peut-être le futur philosophe écrivain vers le culte de sa posthimité.

15 janvier 1850 : Premier concert zurichois de Wagner, avec la 9^e symphonie de Beethoven (cf. 5.4.1846).

avril 1850 : Déménagement de la famille Nietzsche à Naumbourg (Neugasse), ville provinciale comptant treize mille habitants, fortifiée contre l'envahisseur slave vers le X^e siècle en une « citadelle inébranlablement chrétienne, conservatrice et royaliste » (Elisabeth Förster-Nietzsche), devenue prussienne au Congrès de Vienne, lors de l'annexion de la Saxe par la Prusse du nord. Avant d'accueillir le siège du tribunal de la province qui en fera peu à peu une ville de fonctionnaires et de juristes, sa prospérité reposait sur le commerce. L'armée suivra. L'ambiance y est religieusement militante (Réveil).

L'adolescent Nietzsche évoquera à plusieurs reprises sa dernière nuit insomniaque à Röcken, errant à la lueur des lanternes parmi les voitures lourdement lestées :

Je tenais pour absolument impossible de me sentir chez moi dans un autre lieu. Se séparer d'un village où l'on a vécu joie et souffrance,

où sont les précieuses tombes du père et du petit frère, les habitants du lieu si prévenants d'amour et d'amitié, que c'était douloureux !
 (« De ma vie... »)

*Je maîtrise à peine la douleur qui emplit mon âme.
 Hélas la maison paternelle m'est bientôt fermée à jamais,
 Sans patrie et orphelin j'erre partout comme un étranger.
 ... Et le souvenir me sera consolation dans les dangers.*
 (« Départ », 9[3]1860)

La cloche du soir tintait d'un son mélancolique à travers champs; une obscurité terne se répandait sur notre village, la lune montante nous contemplait du haut de sa pâleur... Jamais mon futur ne m'apparut aussi sombre et incertain qu'alors. (« Esquisse »)

L'arrachement à l'origine ne sera jamais surmonté par Fritz, tout comme l'éloignement des tombes du mari et du fils restera douloureux à sa mère. Elle parle avec son mari mort, développe avec lui une communion mystique par-delà la mort qui durera toute sa vie et marquera profondément son fils.

Puis à la rue neuve, où je ne cessais d'entendre la voix exhortante du père. (11[11]1875)

Dämonion – voix avertisseuse du père. (28[9]1878)

La tombe du père sera régulièrement visitée par Franziska, en mal d'entretenir son dialogue mystique avec son époux (tombe « vivante »), parfois en compagnie de son fils. Une lettre de fin oct. 1853 à sa belle-sœur Augusta y fait allusion : « Puis j'allai à notre chère tombe, qui avait encore un air hivernal, suspendis ma couronne sur l'inscription mortuaire et songeais aux chères bonnes petites âmes avec une mélancolie infinie ».

1^{er} juin 1850: Première lettre conservée de Nietzsche, à sa grand-mère paternelle.

18 août 1850: Wagner rédige son pamphlet contre Meyerbeer, « Le Judaïsme dans la musique ». Liszt en sera effaré; Wagner lui écrira ces mots en guise d'explication : « Je nourris une rancune longtemps contenue à l'égard des Juifs et de leurs manigances, et cette rancune est aussi nécessaire à ma nature que la bile l'est au sang. Mon souverain agacement à lire tous leurs infâmes gribouillis m'a fourni le prétexte attendu et j'ai enfin pu le laisser éclater: il semble que ce coup frappé ait fait peur, et j'en suis satisfait car je ne voulais en réalité que leur faire peur » (18.4.1851). Pour Wagner le mot d'ordre vise la nécessité de s'émanciper du Juif; six ans plus tôt, Marx avait écrit que l'émancipation sociale des Juifs était « l'émancipation de la société se libérant du judaïsme ».

28 août 1850: Première de « Lohengrin » de Wagner à Weimar, sous la direction de Liszt, au jour de la fête en l'honneur de Goethe et de Herder.

29 septembre 1850: Entrée de Nietzsche à l'école communale de Naumbourg en sa-

chant déjà lire. Il la fréquente durant deux ans et demi, selon la décision de la grand-mère paternelle rationaliste et « sociale », voulant que les enfants de toutes classes soient mélangés et en contact au moins une fois dans leur vie, ceci en prévision de la carrière pastorale de son petit-fils.

Déjà alors mon caractère commença à se montrer. J'avais vu dans mon jeune âge déjà beaucoup de deuils et d'affliction et n'étais de ce fait pas aussi drôle et sauvage que les enfants aiment [l']être. Mes co-écoliers avaient l'habitude de se moquer de ce sérieux... Dès l'enfance je cherchai la solitude et me trouvai au mieux lorsque je pouvais m'abandonner à moi-même sans être dérangé. Et habituellement c'était dans le libre temple de la nature, et je ne trouvais là que les joies les plus vraies. Ainsi un orage ne cesse de me faire la plus belle impression; le tonnerre éclatant au loin et les éclairs jaillissant en toute clarté ne faisaient qu'augmenter mon respect envers Dieu. (« De ma vie... »)

§ 4. – Chacune des institutions scolaires fréquentées sera une épreuve difficile pour l'enfant, surnommé « le petit pasteur » en raison de son sérieux et de son savoir biblique. Le futur penseur de l'éducation vit isolé et angoissé sous la risée de ses camarades. Son père avait de même été stigmatisé par ses camarades en mal de provocation (cf. juin 1826).

Heureusement l'enfant éprouve le bonheur de vivre avec grande intensité ses premières amitiés avec Wilhem Pinder et Gustav Krug; le trio se livre à de grandes activités musicales et intellectuelles. Wilhelm Pinder décrira ainsi son ami: « Une certaine mélancolie était le trait dominant de son caractère, qui s'exprimait dans tous son être... Il avait une âme [*Gemüt*] très pieuse et intéressante, il méditait, déjà comme enfant, sur bien des choses dont les autres garçons de son âge ne s'occupaient aucunement. »

L'importance des deux pères de ses amis ne saurait être surestimée: ils aident Fritz à se détacher émotivement et culturellement de l'influence oppressante de la mère rivée à son fils, et de celle de la grand-mère, toutes deux veuves de pasteurs en mal d'assurer la continuité spirituelle mâle de la famille.

1851

Schopenhauer publie « Parerga et Paralipomena », Spencer « La statique sociale », Cournot son « Essai sur les fondements de nos connaissances », Comte son « Système de politique positive », Renouvier ses « Essais de critique générale », Herzen « Drüben »; Liszt compose son Premier concerto pour piano, Verdi « Rigoletto », Schumann sa 4e symphonie; naissance du compositeur français Vincent d'Indy; coup d'État de Louis Napoléon III.

Début 1851: Wagner se consacre à son principal ouvrage théorique, « Opéra et drame », dans lequel il expose le nouveau rapport qu'il désire instaurer dans ses œuvres entre poésie et musique, entre mythe et leitmotiv, etc. En mai-juin, il conçoit le scénario et le livret du « jeune Siegfried ».

Mi-juillet 1851 : Wagner met en chantier son essai autobiographique « Une communication à mes amis », prévu comme préface aux textes des trois opéras « Vaisseau », « Tannhäuser » et « Lohengrin », dans lequel il annoncera un tournant décisif dans sa vie : la tétralogie de l'« Anneau ».

Il fait un pèlerinage en Suisse centrale sur les traces de Guillaume Tell (y compris la Madiranental) avec son ami Uhlig, puis esquisse en prose « L'Or du Rhin » et « La Walkyrie ».

15 octobre 1851 : Nietzsche a 7 ans.

À Pobles, lorsque je pleurais sur l'enfance perdue. (11[11]1875)

Sept ans – ressenti la perte de l'enfance. (28[8]1878)

À une époque absurde et précocement, à sept ans, je savais déjà qu'aucune parole humaine ne m'atteindrait jamais : m'en a-t-on jamais vu troublé ? (EH, ... *si avisé*, § 10/27, cf. 11.11.1887)

1852

Comte publie son « Catéchisme positiviste » ; première exécution publique de l'Ouverture « Manfred » de Schumann à Weimar, sous la direction de Liszt ; Napoléon III désormais empereur des Français proclame l'Empire d'État.

juillet 1852 : Wagner entreprend un voyage de repos, la plupart du temps à pied, qui le conduit d'Interlaken à Lugano, avec un retour par le Simplon, Chamonix et Genève.

15 juillet 1852, Wagner à Uhlig : « Le véritable fondement de ma souffrance est dans l'extravagance de ma position à l'égard du monde et de mon entourage, qui désormais ne peuvent plus m'apporter de joie : tout est pour moi martyre, torture, insatisfaction. »

12 septembre 1852, Wagner à Röckel : « Tandis que mon corps semble être d'une certaine robustesse, mon système nerveux est dans un état inquiétant de fragilité croissante : c'est la conséquence nécessaire du fait que je m'abandonne sans réserve, avec passion et hâte excessive, à ma sensibilité, cette sensibilité qui a précisément fait de moi l'artiste que je suis. »

À l'âge (39 ans) auquel Nietzsche écrira son *Zarathoustra*, Wagner livre ici certains éléments qui expliqueront la rupture entre les deux futurs amis : Nietzsche ne supportera plus « l'extravagance » de son aîné, ni sa sensibilité excessivement artistique et pressée qui l'a transformé selon lui en un comédien de son propre idéal.

Automne 1852 : Wagner achève le manuscrit original de tout le poème de « L'Or du Rhin » ; un mois plus tard « la mort de Siegfried » est remaniée, marquant l'achèvement de tous les poèmes de « L'Anneau du Nibelung ».

1853

Gobineau publie son « Essai sur l'inégalité des races humaines », Hugo « Les Châtiments », Renan sa « Vie de Jésus », J. Burckhardt « L'époque de Constantin le Grand », Heine son « Voyage dans le Harz » ; Verdi compose « Le Trouvère » et « La Traviata »,

Liszt sa sonate en si, Schumann son « Ouverture de Faust » et le concerto pour violon ; naissance de Van Gogh ; « Le Monde comme volonté et comme représentation » (1818) de Schopenhauer, pratiquement tombé dans l'oubli, devient populaire.

Premières grandes émotions musicales de Nietzsche, initié au piano d'abord par sa mère : cette expérience esthétique fondamentale persistera sa vie durant.

À cette époque – peut-être vers la neuvième année de notre vie – nous entendîmes la première musique, et c'était celle que nous comprîmes d'abord, soit la plus simple et la plus enfantine, qui n'était guère plus qu'une continuation du chant de la nourrice et de mélodies de ménétrier... À ces premiers ravissements musicaux – les plus forts de notre vie – se rattache notre ressenti [*Empfindung*] lorsque nous entendons des mélismes italiens : la félicité enfantine et la perte de l'enfance, le sentiment de l'irréparable sans retour en tant que notre bien le plus précieux – qui touche alors tellement fort les cordes de notre âme, [*bien plus*] que ne le peut seule la plus riche et lourde présence de l'art. (VO § 168, *Sentimentalité dans la musique*)

§ 5. – Nietzsche vit alors une période de bonheur et d'insouciance, déclame versets bibliques et chants religieux, manifeste une grande détermination à se montrer obéissant, où transparaissent une soif du surmontement de soi et une sorte de fanatisme dévoué à la loi. Le futur rebelle manifeste pour l'heure un comportement appliqué, vertueux, ordonné, se montre brave, « gentil et repentant » vis-à-vis de sa maman, en même temps qu'élève modèle aimant l'ordre. Timide, un peu anxieux, retenu et guère socialisé, il se révèle avide d'apprendre, de lire et de savoir.

Sa mère, tout en le protégeant avec excès face au dehors, à la rue, craint qu'il manque de dureté, qu'il devienne pédant et rigide par trop d'habitudes acquises et contraintes. Elle se sent socialement et familialement comptable d'une visée pédagogique à son égard : très tôt elle nourrit l'ambition de le faire entrer à Schulpforta, contre l'avis de sa famille. Au printemps, le trio des petits Naumbourgeois entre à l'institut pieux Weber qui prépare au gymnase du Dôme en prodiguant un enseignement surtout religieux. Nietzsche entre pour la première fois en contact avec le latin et le grec, parallèlement à la découverte de la promenade.

Mi-février 1853 : Wagner lit quatre soirs de suite la totalité de « L'Anneau » pour un public d'amis réunis pour la circonstance à l'hôtel Baur de Lucerne.

8 mai 1853, Schumann à Carl von Bruyck : « Wagner, pour m'exprimer laconiquement, n'est pas un bon musicien, il lui manque le sens de la forme et de l'euphonie. »

Fin été 1853 : Après avoir arpenté la Suisse centrale avec Liszt, puis résidé à Saint-

Moritz, Wagner descend pour la première fois vers la Méditerranée en passant par Turin, Gênes, La Spezia (tous futurs hauts lieux de résidence de Nietzsche), où malade, il a la vision donnant naissance à la musique de la « Tétralogie », soit le prélude à « L'Or du Rhin ».

10 octobre 1853: À l'occasion d'un dîner avec Liszt et ses trois enfants, Wagner voit pour la première fois Cosima, allant sur ses seize ans.

1^{er} novembre 1853: De retour à Paris, Wagner commence la composition du « Ring ».

1854

Hanslick publie « Du beau dans la musique », Boole « Une analyse des lois de la pensée », Grimm son « Dictionnaire allemand », Keller « Henri le vert »; Berlioz compose « L'Enfance du Christ », Brahms son premier concerto pour piano, Liszt ses « Préludes »; Schumann devient fou; naissance d'Arthur Rimbaud, de Leos Janacek; toutes les associations ouvrières (précurseurs des syndicats) sont interdites en Allemagne; guerre de Crimée; occupation franco-anglaise de la Grèce; définition du dogme de l'Immaculée Conception.

§ 6. – Entre dix et quatorze ans, Nietzsche va s'adonner à l'écriture de poèmes et à la pratique du piano: poésie, musique, amis et vacances formatrices moulent son univers, en continuité avec les pratiques paternelles (musique, improvisation et prédication) et grand-paternelles Oehler (prédication, écriture et poésie). L'enfant écrit des traités (allemands et latins), compose de longs poèmes comme devoirs de vacances, dessine, prend du temps pour visiter la famille entière, cherchant sans relâche à devenir productif à partir de tout ce qu'il lit et voit. Sa passion redoublée pour la musique lui fait tracer ses premières écritures et esquisses compositionnelles propres. Elles sont dédiées à une personne précise, leur intention résulte d'une sorte de lettre sublime pour des proches.

Durant ces années, les trois amis naumbourgeois se livrent à des jeux de guerre et à des études stratégiques influencés par la guerre de Crimée entre Russes et Turcs, par le siège de Sébastopol, entrecoupés de pratiques théâtrales (*cf.* leur pièce intitulée « Les dieux de l'Olympe »).

Dès l'année de ses dix ans, Nietzsche se saisit d'une plume qu'il ne quittera plus: « On ne connaît pas de *Nachlaß* de l'enfance et de la jeunesse qui soit d'une ampleur comparable ou approchante de la part d'une autre personnalité significative du XIX^e siècle » (J. Figl, Avant-propos Abt I/1, p. VI dudit *Nachlaß*).

Somme toute, j'avais constamment l'intention d'écrire un petit livre puis de le lire moi-même [cf. plus tard le « mihi scripsi »]. Maintenant [1858] j'ai toujours encore cette petite vanité; mais alors, il n'en restait que des plans, rarement une mise en route. (« De ma vie... »)

§ 7. – Les papiers posthumes du futur penseur regorgeront « encore et tou-

jours » de plans sans « mise en route ». Une immense passion d'écrire s'empare de l'enfant, qui l'occupera toute sa vie, jusqu'aux derniers soubresauts de sa lucidité. L'amour de l'écriture, très vite éclos, s'épuisera en dernier. Une fois cette activité devenue consciente d'elle-même, puis devoir impérieux et métier à part entière, elle demeurera inextricablement conjointe à des migraines, à des crampes d'estomac, des coliques, des états d'exaltation ou de souffrances intenses : bruissait-elle d'harmoniques érotiques fortement compensatoires ? Il écrit pour pouvoir se relire ensuite, ses esquisses autobiographiques répondent à un besoin permanent de faire le point lors des tournants de son existence, afin d'y acquérir une nouvelle clarté sur lui-même et sur le sens de son évolution. Toutes les lettres, préfaces, notes qu'il « s'écrit », jusqu'à son *Ecce homo* final, trouvent là leur origine.

L'auteur raisonnable n'écrit pour aucune autre postérité sinon la sienne propre, c'est-à-dire pour sa vieillesse, afin d'éprouver encore alors de la joie à soi-même. (OSM § 167, *Sibi scribere*)

Cf. cette citation d'Emerson relevée par Nietzsche en 1867 : « Celui qui écrit pour soi écrit pour un public immortel. »

10 janvier 1854 : Naissance de Peter Köselitz (mort le 15.8.1918) à Anaberg dans le Erzgebirge, au sein d'une famille musicienne ; il sera le futur « Peter Gast », étudiant, copiste, correcteur, ami, disciple puis éditeur de Nietzsche. Dès son plus jeune âge il se voue à la lecture et aux marches solitaires. Toute sa vie il demeurera quelqu'un de très informé dans toutes sortes de domaines (littérature, philosophie, histoire de l'art, musique, biologie et sciences physiques), en même temps qu'un grand solitaire timide et retiré. C'est son ami Paul Widemann (cf. nov. 1875) qui opérera la médiation entre Köselitz et Nietzsche.

Début mai 1854 : Wagner achève le manuscrit original de *L'Or du Rhin*. Nietzsche entend alors des morceaux du *Messie* de Haendel qui lui fait grande impression :

À l'Ascension j'étais allé à l'église de la ville et y entendis le chœur sublime du Messie : l'Alleluia ! Il en alla pour moi comme s'il fallait me joindre aux voix, il me semblait que c'était le chant d'allégresse des anges dont le bruissement conduisait Jésus Christ vers le ciel... Aussitôt après je me résolus avec sérieux de composer quelque chose de semblable. Revenu de l'église je me mis à l'œuvre et me réjouis de manière enfantine de chaque nouvel accord que je faisais résonner. (« De ma vie... »)

Haendel demeurera solidement ancré dans l'affectivité musicale de Nietzsche, en tant que « bon Allemand » et forte figure productive.

Début juillet 1854 : Wagner est à Sion pour la Fête de musique fédérale suisse.

Automne 1854 : Wagner se plonge dans « Le Monde... » de Schopenhauer, qu'il lira quatre fois jusqu'à l'été suivant ; il écrira dans « Mein Leben » : « Ce fut sans doute en partie l'état d'esprit grave où m'avait mis la lecture de Schopenhauer, humeur avide maintenant d'extérioriser ses traits fondamentaux de manière très extatique, qui me suggéra la conception d'un « Tristan et Isolde ». »

16 décembre 1854, Wagner à Liszt : « À côté de ce philosophe [Schopenhauer] tous les Hegel et compagnie ne sont que des charlatans ! Sa pensée maîtresse, la négation finale du vouloir-vivre, est d'une terrible gravité ; mais c'est la seule voie du salut. Elle n'était naturellement pas neuve pour moi et personne ne peut du reste la concevoir par la pensée s'il ne l'a d'abord vécue. »

1855

Claude Bernard publie ses « Leçons de physiologie expérimentale », Nerval « Aurélia », Baudelaire « Le Spleen de Paris », Spencer ses « Principes de psychologie » ; Verdi compose « Les Vêpres siciliennes », Liszt sa « Faust-Symphonie » et le « Psaume XIII » ; mort de Kierkegaard ; siège et prise de Sébastopol ; Alexandre II devient tsar.

Plongé dans le contexte armé de l'époque, Nietzsche planifie un ouvrage militaire « Sur les fortifications. Avec 4 illustrations et un registre », une comédie, « L'éprouvé », mettant en scène le père, la mère, Elisabeth et le fils mort, Sirenus, tout heureux de son état en tant que tentateur de la mort.

Il prend ses premières leçons de piano avec le cantor Steeger, qui guide son attirance vers la musique d'église : la musique et l'expérience religieuse lui sont alors étroitement liées, conformément à l'héritage luthérien. Cf. *Journal* de la mère : « Fritz moins angossé le laisser faire tout lui-même et l'aguerrir. »

Printemps 1855 : Wagner est à Londres, y dirige de nombreux concerts ; la préparation de « La Walkyrie » suit de peu ce voyage. Il y rencontre Malwida von Meysenbug (1816-1903), future amie de Nietzsche, expulsée de Berlin en 1852 en raison de ses relations épistolaires avec des pédagogues et hommes politiques révolutionnaires. Elle est la première Allemande à défendre le droit des femmes.

2 août 1855 : Mort d'Augusta, sœur du père de Nietzsche ; c'est un gros choc émotif pour son neveu, éprouvé comme un bouleversement de la nature entière, bientôt suivi de la mort de la grand-mère. Cette tante l'a ouvert à la nature, et a finement deviné son intense sensibilité cachée.

8 octobre 1855 : Jusqu'à alors à l'institut Weber, Nietzsche entre au gymnase du Dôme de Naumbourg, dont le règlement stipule l'obligation faite aux élèves d'assister à tous les offices dominicaux et de fêtes au Dôme. Contrairement à la légende, le préadolescent devra travailler dur jusque tard dans la nuit et dès cinq heures du matin pour obtenir des résultats assez moyens, notamment en latin (dix heures hebdomadaires), en grec, en orthographe et en grammaire allemandes, mais mauvais en français. Il ne manifeste aucune aptitude particulière dans une quelconque branche, sinon en religion (il est destiné à devenir pasteur !). L'allemand et la musique mobilisent néanmoins toujours plus son attention.

Le grand-père maternel Oehler a fait pression sans succès sur sa fille pour que Fritz fréquente plus tard le gymnase de Halle, voie royale pour les futurs pasteurs, plutôt

que de le préparer à Schulpforta moins « religieux ». Mais la mère tient bon contre sa propre famille, bien qu'elle soit de plus en plus tenue à distance par son fils, ce qui l'occupe intérieurement.

1856

Helmholtz publie son « Optique physiologique », Flaubert « Madame Bovary », Tocqueville « L'Ancien Régime » ; Liszt compose sa « Dante-Symphonie » ; mort de Robert Schumann, de Heinrich Heine, de Max Stirner ; naissance de Sigmund Freud, de Bernard Shaw ; découverte de l'homme de Néandertal.

Franziska se réjouit dans son Journal de voir en son fils « un bon garçon appliqué... que Dieu le garde ! ». Il écrit des poèmes, des compositions (sonatine, sonate en Ré dédiée à la mère le 6 novembre), élabore des listes de « matières à des poèmes historiques », un drame en cinq actes titré « Orkadal ». Il travaille au piano sonates, variations et la deuxième symphonie de Beethoven, lorgne vers Haydn.

2 février 1856 : Friedrich fait cadeau à sa mère d'une collection de neuf poèmes ; cf. ces deux vers énigmatiques du n° 1 :

*Je t'aime tellement que j'aimerais t'étouffer
Mais je préfère ne pas le faire ; cela pourrait ne pas faire ton bonheur.
(2[1]1856)*

3 avril 1856 : Mort de la grand-mère Erdmuthe Nietzsche. Franziska N. perd à cette occasion un important soutien financier qui va l'obliger à louer une partie de son habitation pour survivre. Toutefois, ce décès la délivre enfin du regard condescendant de la famille Nietzsche, et lui permet de pratiquer dans son ménage une ouverture d'esprit, une gaieté teintée de douce ironie et d'acuité d'esprit appréciée de ses enfants. À Naumbourg, elle joue le rôle socio-pédagogique de la « Tante Fränzchen » faiseuse de liens, instance médiatrice et centrale de la communication paroissiale.

3 juin 1856 : Nietzsche assiste dans le Dôme de Naumbourg à l'exécution de *Juda Macchabée* de Haendel. Des douleurs cérébrales et oculaires le contraignent alors à des vacances scolaires forcées ; simultanément des changements ont lieu dans la famille : la tante Rosalie s'en va suite à la mort de la grand-mère, Franziska N. déménage avec ses 2 enfants à Marienmauer 15 ; la cellule familiale peut enfin exister sans autres adultes que la mère.

*De combien de facteurs hasardeux suis-je devenu maître ! Quel air vicié me soufflait contre quand j'étais enfant ! Quand les Allemands furent-ils plus léthargiques, plus angoissés, plus faux dévots, plus rampants qu'en ces années cinquante de mon enfance !
(26[230]1884)*

Début août 1856 : Nietzsche découvre plusieurs sonates de Beethoven chez son oncle maternel (LAB & SOL, op. 49).

Automne 1856 : Vacances, voyages et concerts de Liszt et Wagner, entre Lucerne, Saint-Gall et Zürich.

6 novembre 1856: Nietzsche esquisse deux brèves sonates pour piano.

22 novembre 1856: Nietzsche assiste au Dôme à l'exécution du *Requiem* de Mozart. Son nouveau professeur est le directeur de la musique Wettig, lequel l'initie à l'art de l'oratorio.

26 décembre 1856: Nietzsche commence un journal intime :

J'ai enfin pris la résolution d'écrire un journal intime, dans lequel on livre à la mémoire tout ce qui rend le cœur joyeux ou triste aussi, afin de se souvenir, des années après, de la vie et des actions de cette époque, et particulièrement des miennes. Puisse cette résolution ne pas être ébranlée, bien que des obstacles significatifs en barrent la route. (2[34]1856)

Il exprime sa joie d'avoir reçu à Noël un fort volume rassemblant une douzaine de symphonies de Haydn transcrites à 4 mains.

Chapitre 2

L'adolescent et l'étudiant (1857–1868)

À douze ans je me suis imaginé une trinité étonnante : soit Dieu-Père, Dieu-Fils et Dieu-Diable. Ma conclusion, était que Dieu, se pensant lui-même, créa la deuxième personne de la divinité : mais que pour pouvoir se penser lui-même, il devait penser son contraire, donc devait le créer. – [c'est] Avec cela que je commençai à philosopher. (26[390]1884)

C'est justement chez un philosophe pour lequel les questions de cohérence entre vie et pensée, de généalogie et de devenir devaient atteindre une signification centrale, que l'intérêt envers les débuts de son chemin biographique et intellectuel propre prend une place de valeur particulière. (J. Figl, KGW Abt. I/1, préface p. V)

1857

Baudelaire publie « Les fleurs du mal », Stifter « Nachsommer », Taine « Les philosophes du XIX^e siècle », Pasteur son « Mémoire sur la fermentation lactique » ; mort de Comte ; entrevue de Napoléon III et du tsar à Stuttgart.

Nietzsche compose une « Symphonie-anniversaire » et une « Marcia » pour piano, une ouverture pour quatuor à cordes, élabore des projets de livret pour une cantate à double chœur sur le modèle de la *Passion Saint Matthieu* de Bach. Une vingtaine d'années plus tard, il datera de cette année-là ses débuts philosophiques, selon un schéma trinitaire qu'il développera à cinq reprises (cf. exergue), avant d'aboutir à la version « publique » finale, neuf ans plus tard :

Comme enfant ai vu Dieu en gloire. – Premier écrit philosophique sur la genèse du diable (Dieu se pense lui-même, ne peut cela que par la représentation de son contraire). Après-midi mélancolique – Office dans la chapelle de Pforta, notes d'orgue lointaines. (28[7]1878)

Un Dieu d'amour pourrait dire un jour, ennuyé par sa vertu : « essayons donc pour une fois la diablerie ! » Et voici, une nouvelle origine du mal ! par ennui et vertu ! (25[525]1884)

La première trace d'une réflexion philosophique sur laquelle je puisse mettre la main, en survolant ma vie, est une petite rédaction de mes treize ans [;] celle-ci contient une intuition [Einfall] au sujet de l'origine du mal. Mon présupposé était que, pour un Dieu, penser

quelque chose et créer quelque chose sont une seule et même chose. Et j'en concluais : mais pour pouvoir se penser soi-même il devait d'abord penser son contraire. Le diable avait dans ma représentation le même âge que le fils de Dieu, et même une origine plus évidente – et la même provenance. Quant à la question est-il possible à un Dieu de penser son contraire, je m'en sortais en disant : mais tout lui est possible. Et secondement : qu'il l'ait fait est un fait, dans le cas où l'existence d'un Dieu-essence est un fait, par conséquent il lui était aussi possible, – – – (38[19]1885)

De fait je m'occupais déjà, comme gamin de treize ans, du problème de l'origine du mal ; je lui consacrai, à l'âge où l'on a « le cœur à moitié au jeu, à moitié à Dieu » [Goethe], mon premier jeu littéraire enfantin, mon premier exercice d'écriture philosophique – et en ce qui concerne ma « solution » d'alors du problème, et bien, je rendais, comme de juste, honneur à Dieu et faisais de lui le père du mal. (GM, *Préface* § 3)

§ 8. – Cette suite de reprises et de développements autour des commencements de la réflexion philosophique nietzschéenne témoigne de la métamorphose continue animant ses objets, et atteste leur longue durée, même si leurs contenus « sonnent » quelque peu comme des reconstructions *a posteriori*, au vu de ce qu'écrivait l'enfant de treize ans (texte disparu). Treize ans plus tard il écrira « La Vision dionysiaque du Monde » (1870), une des esquisses fondamentales de la *Naissance de la Tragédie* ; à 39 ans (1883) il commencera la rédaction de son *Zarathoustra*, célébré treize ans plus tard musicalement par Richard Strauss (1896), au moment où le futur fondateur de l'anthroposophie, Rudolph Steiner, tentera vainement de donner des leçons de philosophie nietzschéenne à Elisabeth Förster-Nietzsche !

2 février 1857 : Pour les 31 ans de Franziska N., son fils lui fait cadeau de dix poèmes (plus de 450 vers).

juin 1857 : Nietzsche assiste au Dôme à l'exécution de *La Création* de Haydn. Le texte « Sur la musique » inséré dans son premier « recueil » autobiographique « De ma vie » y fait écho, sur le ton « à moitié à Dieu » évoqué ci-dessus :

Ainsi le chant élève notre être et le conduit vers le Bien et le Vrai. Mais que la musique ne soit utilisée que pour le divertissement ou pour se faire voir des hommes, elle est alors pécheresse et nuisible... Que ce don de Dieu le plus magnifique soit mon accompagnateur sur mes chemins de vie et je peux me féliciter d'y avoir pris goût. Qu'éternelle gratitude soit chantée à Dieu qui nous offre cette belle jouissance ! – –

Été 1857 : Friedrich passe l'été chez son grand-père de Pobles. Une note du 12 juillet indique : « (moi) / pas bien », avant une autre, trois mois plus tard : « Maux de tête ».

Comme gamin j'étais pessimiste, aussi ridicule que cela sonne : quelques portées de musique de ma douze-treizième année sont au fond tout ce que je connais en musique noir de jais, le plus noir et le plus résolu. Je n'ai trouvé jusqu'ici chez aucun poète ou philosophe des pensées et paroles sortant à ce point de l'abîme de l'ultime négation [Neinsagen] dans lequel je me suis installé par moments. (25[11]1884)

Mi-août 1857 : Hans von Bülow épouse Cosima, fille de Liszt, à Berlin ; celle-ci avait été envoyée en 1855 avec sa sœur Blandine chez la mère de son futur époux.

1^{er} octobre 1857 : Wagner commence la composition de « Tristan et Isolde ».

Noël 1857 : Fritz fait don à sa mère d'un « Petit cadeau de Noël pour ma chère maman de ton Fritz Nietzsche » : il s'agit d'un texte pieux reconstituant l'histoire et « la nuit » du péché, presque d'une préfiguration à l'envers, un « Avent » de Zarathoustra :

Les hommes avaient donc déjà tant avancé sur la voie de l'absence de Dieu [au moment des prophètes] qu'ils ne remarquaient presque plus les serpents venimeux sous les fleurs, et ne se doutaient pas qu'ils auraient devant eux un abîme effrayant, dans lequel ils trouveraient une fin pleine d'effroi. Alors apparut enfin le grand soleil qui brilla magnifiquement autant sur les pauvres que sur les riches, les pieux et les sans-Dieu. Ce soleil est Jésus Christ. – Le moment du lever de soleil, nous l'appelons Noël. (3[23]57)

En vérité, c'est une bénédiction et non un blasphème lorsque j'enseigne : « sur toute chose se tient le ciel hasard, le ciel innocence, le ciel fortuit, le ciel exubérance. » ...

Cette liberté et gaîté céleste, je l'installai telle une cloche d'azur sur toutes choses, lorsque j'enseignais qu'aucune « volonté éternelle », au-dessus d'elles et par elles – ne veut. (Z III, 4v26+28, *Avant le lever du soleil*)

1858

Hugo commence « La Légende des siècles » (achevée en 1883).

Nietzsche élabore un drame, « Chute de Troie », compose plusieurs mouvements pour piano, notamment à quatre mains, et pour quatuor ; il esquisse des chorals et des motets.

2 février 1858 : Fritz fait cadeau de dix poèmes d'anniversaire à sa mère, dont « L'hiver » en 5 parties et 100 vers.

12 avril 1858, Wagner à la princesse Karoline von Wittgenstein, amie intime de Liszt : « Ce qui fait que j'aime si indiciblement la musique, c'est qu'elle cache tout, en exprimant les choses les plus inconcevables : de ce fait, à proprement parler, c'est le seul art authentique, et les autres arts n'en sont que des ébauches. »

juillet 1858 : à l'occasion du déménagement de la famille Nietzsche dans la maison de Weingarten 18 à Naumbourg (dont Franziska deviendra propriétaire en 1876 et qu'elle habitera jusqu'à sa mort, en 1897) et de l'entrée future de Friedrich à Pforta, une première collation de ses papiers d'enfance est opérée par la sœur Elisabeth. Elle récoltera ensuite tous les papiers que lui confiera son frère pfortien jusqu'à l'automne 1864.

Mi-août 1858, Nietzsche (à Pobles) à sa tante Rosalie :

Comme je veux écrire maintenant ma biographie, je remarque avec effroi que je suis en grande incertitude et ne connais presque aucun renseignement au sujet de la vie de Papa et du grand-oncle Krause, puis de grand-maman. Voudrais-tu être assez bonne et m'écrire une brève esquisse de vie de ces chères personnes et d'évocation de leur caractère.

Nietzsche écrit alors son « De ma vie » maintes fois cité, qu'il termine par un « Regard rétrospectif » :

J'ai déjà tant expérimenté de choses joyeuses et tristes, égayantes et perturbantes, mais Dieu m'a certainement conduit en tout comme un père son faible petit enfant. Il m'a infligé beaucoup de choses douloureuses, mais je reconnais en tout avec respect sa puissance vénérable qui exécute tout magnifiquement. Je me suis fermement résolu à me vouer pour toujours à son service... Je fais naïvement confiance à sa grâce... Tout ce qu'il donne, je veux l'accepter joyeusement, bonheur et malheur, richesse et pauvreté, et même regarder hardiment la mort dans les yeux, qui nous réunira tous une fois pour une joie et félicité éternelle.

Il se montre fort satisfait d'avoir conclu son premier cahier :

Je l'ai écrit avec grande félicité et n'en suis pas devenu fatigué. C'est trop beau de pouvoir plus tard se ramener à l'âme de ses premières années, et d'en reconnaître la formation. Totalement fidèle à la vérité, j'ai raconté ici sans littérature ni ornementation poétique.

5 octobre 1858 : Au bénéfice d'une bourse d'étude, Nietzsche entre à Schulpforta, internat de deux cents élèves garçons de quatorze à vingt ans, où règne une ambiance patriote militaire d'inspiration prusso-luthérienne, faite d'ordre et d'obéissance. Dans une esquisse autobiographique des années 1868-1869, juste avant l'appel de Bâle, il évoquera en ces termes son arrivée à Pforta :

Il me manquait la direction rigoureuse et supérieure d'un intellect masculin. Lorsque j'arrivai à Schulpforta à l'âge d'un gamin, je ne fis connaissance que d'un substitut d'éducation paternelle, la discipline uniformisante d'une école ordonnée. Mais justement cette contrainte presque militaire qui, parce qu'elle doit agir sur la masse, traite l'individu froidement et superficiellement, me ramena à moi-même. (70[1]1868-1869)

§ 9. – Schulpforta est une ancienne abbaye cistercienne dédiée à Marie, devenue école à la Réforme (1543), et fréquentée notamment par Klopstock, Novalis, Ranke, les frères Schlegel, Fichte. Elle se distingue des autres établissements par l'ampleur inusitée que prend la vie religieuse quotidienne dans l'organisation de l'internat. Religion et discipline y vont de pair, dans un esprit patriarcal, aristocratique et républicain (au sens antique).

Le jeune Nietzsche y bénéficiera de quelques excellents enseignements, notamment en grec et en allemand, avec August Koberstein, ami de Tieck, historien de la littérature allemande et de l'école romantique, défenseur de Novalis, de Schlegel, notamment de sa « grécomanie » stigmatisée par Schiller. Cet enseignant manifeste un intérêt personnel à la culture de son élève, et lui ouvre un immense horizon poétique et littéraire, avec les Grecs en arrière-fond. Robert Buddensieg, l'ecclésiastique en second de l'école, un professeur de religion « réveillé », est le tuteur de l'orphelin ; il représente un soutien affectif et intellectuel capital dans l'évolution de l'adolescent plein de respect envers lui.

La fréquentation de cette institution ne se déroule pas pour Fritz de manière conquérante, plutôt à la manière d'un enfant inquiet. Ses résultats scolaires seront mauvais en mathématiques, juste satisfaisants en géographie et en histoire, faibles en français ; il excellera par contre dans les branches humanistes : latin, grec, allemand et religion.

La mère n'a plus accès à la vie intellectuelle et émotionnelle de son fils, et elle craint fort qu'il veuille devenir « homme de lettres ». Entre eux s'amorce une « communication de la non-communication » presque continue, à la fois dans la plus grande proximité et le plus grand éloignement, sur fond de mutisme fondamental, et beaucoup de camouflage. Néanmoins la séparation mère-fils renforce plutôt qu'elle ne délie leurs liens. Dès ce moment apparaît dans les lettres de Nietzsche la manie des registres et des listes.

La fréquentation de cette institution ne se déroule pas pour Fritz de manière conquérante, plutôt à la manière d'un enfant inquiet. Ses résultats scolaires seront mauvais en mathématiques, juste satisfaisants en géographie et en histoire, faibles en français ; il excellera par contre dans les branches humanistes : latin, grec, allemand et religion.

9 octobre 1858, à sa mère :

Je peux me réveiller quand je veux et comme je me lève tous les matins à 5 heures pour une fois je t'écris une lettre.

Fin octobre 1858, composition scolaire « Ma vie » :

Mais alors le ciel s'assombrit soudain ; mon cher père tomba gravement malade et de façon durable. D'un coup surgit peur et tension à la place de la paix gaie et dorée du bonheur familial tranquille. Enfin eut lieu après un long temps l'effroyable : Mon père mourut ! Maintenant encore, d'y penser m'émeut intimement, profondément et douloureusement ; je ne reconnaissais alors pas encore, comme maintenant, l'énorme importance de cet événement... Toute joie avait passé ; douleur et deuil à leur place... j'étais désormais sans père, sans patrie... toujours ma pensée est attirée vers la chère maison paternelle, et souvent je me hâte là-bas sur les ailes de la mélancolie, où tranquillement mon premier bonheur fleurit une fois. – (5[1]1858)

Début novembre 1858, à Pinder :

Voici déjà qu'approche le temps doré de Noël : Tu ne croiras pas à quel point je m'en réjouis cette fois... Tu ne croiras pas plus combien je souhaite souvent d'être près de toi à Naumbourg ; c'était même presque trop agréable. Le beau temps est désormais révolu et je ne peux me permettre de trop y penser, pour ne pas devenir triste.

Cf. cette notation contemporaine :

*Dieu ni bon ni mauvais
sublime au-dessus des concepts humains.*

16 décembre 1858, à Rosalie Nietzsche :

Il y a maintenant quelque chose de rébarbatif à Pforta. Ce temps de dégel a de nouveau détruit notre patinoire. Et le vent aussi était considérable. Mais cela sonnait de manière sublime lorsque le vent mugissait à travers la forêt. De toute manière le site de Pforta est très beau et me plaît toujours à nouveau. –

Noël 1858 : Poème de fin d'année, où Nietzsche éclôt des ambiances futures de sa composition « Sylvesternacht », voire de la ronde finale du *Zarathoustra* (Z IV, 19, *Le chant du marcheur nocturne*, 1885), tout en évoquant la mort du père :

*Avec de sourdes notes vibre à travers la nuit
Le dernier coup de la vieille année
Pour vous tous qui attendez et veillez
résonne au plus profond du cœur (4[2]1858)*

1859

Charles Darwin publie « Sur l'origine des espèces par sélection naturelle », J. S. Mill « Sur la liberté », Marx sa « Critique de l'économie politique », Engels une « Contribution à la critique de l'économie politique » ; Gounod compose son « Faust », Liszt son « Christus » ; naissance de Henri Bergson ; Drake fore son premier puits de pétrole ; occupation française de Saïgon ; début des travaux du canal de Suez ; création de « l'Union nationale », développant l'idée de patrie allemande, à partir de l'hégémonie de la Prusse ; guerre franco-autrichienne en Italie (bataille de Magenta, de Solferino, Traité de Zürich).

Nietzsche compose une « Introduction à... » pour deux pianos, une « Phantaisie » à quatre mains, une longue « Missa » fragmentaire de 23 numéros où manquent paroles (par ignorance liturgique) et où prédominent les morceaux instrumentaux marqués par le *Requiem* de Mozart. Il continue d'écrire poèmes et fragments autobiographiques, lit Novalis, Schiller, Jean-Paul.

Mi-février 1859 : Nietzsche éprouve ses premières émotions face à la mythologie grecque, à la lecture scolaire des *Dialogues* de Lucien. Il envoie à Pinder un poème de quatre strophes, « Chant de mai », et la suite de sa biographie racontant son premier départ au petit matin blême vers Pforta :

Les frayeurs de la nuit atroce m'assiégeaient et devant moi s'étendait, chargé de présages, l'avenir enveloppé d'un voile gris... les adieux m'avaient angoissé et je tremblais à la pensée de mon avenir [*en plus de la peur de l'examen d'entrée*] ... oui lorsque je vis apparaître faiblement Pforta, je crus reconnaître en elle plus une prison qu'une alma mater. Je franchis le portail. Mon cœur débordait de pieux sentiments ; je fus élevé vers Dieu dans une prière muette et un calme profond descendit sur mon âme [*Gemüth*]. Oui, Seigneur, bénis mon entrée et protège-moi spirituellement et corporellement dans cette pépinière de l'Esprit Saint... fasse que ce lieu tourne pour moi à une vraie bénédiction pour des temps éternels.

Printemps 1859 : Nouveaux maux de tête de Nietzsche, puis en mai, septembre et novembre. Il propose à Pinder comme thème de réflexion :

La liberté divine et humaine... La liberté est un des points les plus importants. Pose seulement les questions. Qu'est-ce que la liberté ? Qui est libre ? Qu'est-ce que la liberté de vouloir ? etc... [J'ai écrit] six pages étroites in-quarto titrées « Interrogations et notices jointes au point d'exclamation concernant trois poèmes titrés Prométhée ». On y voit un poète opposé au public, et le tout est un mélange d'absurdités et de sottises. Entre autres il y a une phrase de toute une page. Puis viennent des déformations ridicules, des sujets parfaitement stupides etc., etc. Je ne sais comment j'ai pu en venir à des idées aussi folles.

Cette dimension de farce réapparaîtra notamment dans la quatrième partie du *Zarathoustra*. Il évoque un autre travail sur le thème « Tous les êtres humains sont bons, nous-mêmes sommes mauvais », et commence à rassembler des informations sur Prométhée tirées de lexiques de mythologie. Il propose à son ami un plan de travail sur les Grecs en six chapitres, des « Titans » en passant par « Prométhée », « Pandore », jusqu'à « La fin de Zeus (en rapport avec les légendes allemandes) ».

juillet 1859: Nietzsche entend à Halle le *Samson* de Haendel, et *Le Messie* en octobre; début de l'amitié avec Paul Deussen (cf. 1.7.1845), qui vient d'arriver à Pforta. Dans son *autobiographie*, ce dernier raconte: « Fritz était peu connu de la plupart. On savait seulement de lui qu'il faisait de très bonnes dissertations allemandes et de jolis vers, qu'il était extraordinairement faible en mathématiques et qu'il s'entendait magistralement à improviser au piano. »

Dans son Journal de vacances: « Des vacances caniculares » II & IV, ce récit de rêve où Pinder est l'ami présent (prémonition infraconsciente de la folie?):

Ma vie s'étend devant moi tel un charmant paysage du soir. Comme les jours se regroupent devant moi, soit sous un sombre éclairage, soit sous un dénouement jubilatoire! –

– Alors nous parvint à l'oreille un cri strident: il provenait d'un asile de fou proche. Nos mains se serrèrent plus fort: il nous semblait qu'un mauvais esprit nous remuait avec d'angoissants fétiches. Non, rien ne doit nous séparer l'un de l'autre, sinon la mort. Effacez-vous, vous puissances mauvaises! – Dans ce monde beau également il y a des malheureux. Mais qu'est-ce que le malheur? – (6[74]59)

En visite chez son oncle de Léna, il essaie de s'imaginer le Moyen âge, alors qu'il lit des poèmes de Novalis et de Schiller:

Nous nous représentons toujours la vie de manière exagérée, soit de façon idéale romantique ou comme l'écume d'un droit du plus fort, du meurtre, du brigandage. (6[77]1859)

Elisabeth racontera que son frère faillit alors se noyer dans la Saale, et qu'il fut repêché au dernier moment: tentative de suicide? s'interrogent quelques biographes, au vu de la nostalgie de la mort active dans les poèmes de cette époque.

Début août 1859: Elisabeth écrira avoir remarqué combien sa mère semblait plus jeune et enjouée lorsque la famille était à Pobles, « comme si elle était notre grande sœur ». Le jour de l'anniversaire du vigoureux grand-père Oehler, tôt au matin, Fritz se précipita vers elle pour lui raconter qu'il est réveillé depuis longtemps, que des pleurs l'ont empêché de se rendormir, suite à un rêve étrange. Toute la cure y était tombée en ruine, seule la grand-mère demeurait assise dans les décombres et les poutres. Franziska interdit toute publicité du rêve filial. Le grand-père s'enrhuma en fin d'été, contracta une mauvaise grippe, dont il mourut à la mi-décembre.

6 août 1859: Alors qu'il séjourne depuis plusieurs semaines à Lucerne, Wagner met le point final à la partition de *Tristan et Isolde*.

mi-août 1859 : Premières expressions de l'extraordinaire sensibilité météorologique de Nietzsche dans son *Journal* :

C'est vrai : temps sombre éveille de sombres pensées ; ciel lugubre rend l'âme lugubre, et le ciel pleure-t-il, mon œil alors se répand en larmes. Ah, dans mon âme s'éveille le sentiment amer de l'automne...

Lorsque je porte mon regard vers l'ardent soleil matinal de pourpre, je me sens incommensurablement bien ; car le roi flamboyant du jour transmet sa seigneurerie à la jeunesse du jour. Mais quand vient le soir, mon âme est affligée...

Révolu, révolu ! Cœur, veux-tu éclater ? – Oh Dieu, que m'as-tu pourvu d'un tel cœur, pour qu'à la fois j'exulte avec la nature et m'en réjouisse. Je ne peux le supporter ; déjà le soleil n'émet plus de chauds rayons...

En pleurant, je te [nature] vois fleurir et passer, avec toi je vis et passe, avec toi je ressusciterai ! (6[77]1859)

octobre 1859 : Nietzsche conclut son *Journal* de vacances dans la foulée de l'anniversaire de ses quinze ans :

Un élan extraordinaire vers la connaissance, vers la culture universelle m'a saisi ; Humboldt a suscité en moi cette orientation. S'il pouvait être aussi constant que mon penchant à la poésie ! –

Il écrit avoir couru bien des violons d'Ingres dans sa tendre enfance : les fleurs et les plantes, les entrailles de la terre, l'amour pour l'architecture (érection d'églises!), pour les tours et citadelles militaires, ses élaborations d'un lexique militaire, ses pièces de théâtre, ses poésies (dès 9 ans), sa musique d'église (dès 11 ans) et ses compositions musicales, son amour de la peinture, enfin. Il regroupe ses multiples intérêts en cinq groupes de plusieurs rubriques, intitulés :

1. *jouissance de la nature (cf. astronomie),*
 2. *jouissance de l'art,*
 3. *imitations du faire et de l'agir (art militaire, maritime, architectural),*
 4. *tendances électives dans les sciences (style latin, mythologie, littérature, langue allemande),*
 5. *Une pulsion intérieure à la culture universelle embrasse tout le reste et en rajoute beaucoup (langues, arts, imitations, savoir) ... et par-dessus tout Religion, fondement de tout savoir !*
- Grand est le domaine du savoir, infinie la quête de la vérité !*

29 octobre 1859, Wagner à Mathilde Wesendonck : « Mon art, dans ce qu'il a de plus raffiné et de plus profond, je voudrais l'appeler l'art de la transition, car tout le tissu de ma musique est fait de telles transitions. Tout ce qui est soudain et brutal m'est devenu odieux... tel est désormais le secret de la forme musicale que j'ai adoptée. »

10 novembre 1859: Fête Schiller à Pforta, avec audition d'une pièce musicale de Romberg, « le chant de la cloche », sur le livret que Schiller écrit en 1799, avec le sous-titre latin, « j'appelle les vivants, pleure les morts, disperse les éclairs. » Un mois plus tard une composition scolaire de Nietzsche témoigne de cette expérience musicale :

Cette noble œuvre nous précipita à travers la puissance de ses notes dans toutes les situations et images de la vie que la cloche déroule devant nous. Nous basculions dans la peur lors de la confusion de l'incendie fougueux, nous étions dans l'affliction lors des premières plaintes chantées, nous étions effrayés des mélodies sauvages de la révolution, jusqu'à ce que nos émotions se calment à nouveau dans la douceur de chœurs pacifiques. (8.12.1859. 7[3]1859)

Mi-novembre 1859, à sa mère, sur le même sujet :

[Un professeur] fit un remarquable discours dans lequel il mit particulièrement en évidence le fait qu'il s'agissait d'un signe plein d'espoir pour le futur de l'Allemagne, que les jours anniversaires de ses grands hommes deviennent toujours plus des fêtes nationales, en mesure d'unir l'Allemagne en un tout malgré son morcellement politique.

Mi-décembre 1859, Elisabeth à Friedrich communique son trouble face au Noël triste qui s'annonce, au vu de la maladie du grand-père Oehler, décédé deux jours plus tard.

§ 10. – Rien dans la correspondance ou dans les récits autobiographiques ne transpire de cet événement pourtant important dans l'univers émotif du jeune homme. Lettres perdues, détruites ? Le présage onirique avait-il apposé un tabou sur la mort du grand-père ? Cet escamotage cadre mal avec tout ce que le pasteur « pré-écologique » a fait vivre, découvrir et vibrer chez son petit-fils, sous sa houlette pédagogique si « physique ». L'homme avait pressenti son génie, et subtilement conseillé sa fille à ce sujet. Contrairement aux pratiques de l'enfant à cheval sur les formes en de telles circonstances, seule une mince allusion épistolaire prend date de ce décès qui dut peser lourd sur lui et sa mère.

1860

Carl Burckhardt publie sa « Culture de la Renaissance en Italie », Baudelaire « Les Paradis artificiels », Fechner ses « Éléments de psychophysique » ; Liszt compose « Trois odes funèbres », Brahms son sextuor, César Franck « Six Pièces pour grand orgue » ; naissance de Gustav Mahler, d'Adalbert Oehler, cousin de Nietzsche et son tuteur dès 1893 ; mort de Schopenhauer ; à Francfort s/Main Johann Philippe Reis fait la première démonstration du téléphone dont il est l'inventeur ; Garibaldi promeut l'unité italienne (Nice et Savoie cédées à la France).

Nietzsche compose un « Miserere » à 5 voix (en mémoire du grand-père décédé ?), esquisse un « Oratorio de Noël » qui l'occupera deux ans, où l'élaboration textuelle est totalement négligée quoique s'inspirant de l'Évangile de Luc et de Psaumes (25 et 42); la continuité de l'ensemble de ce projet ambitieux ne sera jamais travaillée. Il s'agit d'une partition pour deux chœurs, soli et orchestre, renforcée de parties scéniques faisant intervenir « le monde des païens ».

Début janvier 1860: Nietzsche séjourne à l'infirmerie de Pforta.

février 1860: Voyage et concerts triomphaux de Wagner à Paris où il est salué et fêté entre autres par Gounod, Saint-Saëns, Gustave Doré, Malwida von Meysenbug, Mendès, Foucher de Careil, Jules Ferry, Émile Ollivier et sa femme Blandine, sœur de Cosima. Baudelaire lui écrit alors (17.2): « Je suis d'un âge où on ne s'amuse plus guère à écrire aux hommes célèbres, et j'aurais hésité longtemps encore à vous témoigner par lettre mon admiration si tous les jours mes yeux ne tombaient sur des articles indignes, ridicules, où on fait tous les efforts possibles pour diffamer votre génie... D'abord il m'a semblé que je connaissais cette musique, et plus tard en y réfléchissant, j'ai compris d'où venait ce mirage; il me semblait que cette musique était *la mienne*, et je la reconnaissais comme tout homme reconnaît les choses qu'il est destiné à aimer... Ensuite le caractère qui m'a principalement frappé, c'a été la grandeur. Cela représente le grand, et cela pousse au grand... Vous m'avez rappelé à moi-même. Je vous *dois la plus grande jouissance musicale que j'aie jamais éprouvée.* »

6 mars 1860: Lettre-poème à un ami où s'expriment déjà la conception et l'expérience vécue qui alimenteront l'amitié chez Nietzsche :

Entre amis n'est rien qui ne cautionne l'un en faveur de l'autre ;
Ils se partagent tout dans une conversation confiante.
L'un est-il au loin, l'amour navigue à travers les airs,
Et s'approche de l'ami solitaire sous forme d'une lettre.

17 mars 1860, à Pinder, qui va célébrer sa confirmation :

Tu vis à présent en effet une période de préparation, où toutes les pensées et les sens sont orientés uniquement vers l'Unique qui fait nécessité, où peuvent être prises les résolutions les plus saintes et les desseins pour la vie. Car avec cette promesse solennellement grave, tu entres dans la lignée des chrétiens adultes qui sont tenus pour dignes du plus précieux testament de notre Sauveur, afin de trouver vie et béatitude de l'âme par la jouissance de celui-ci. Je te souhaite à présent la plus riche bénédiction du Seigneur, pour qu'il t'affermisse par sa force dans l'acceptation de ses dons divins et pour qu'à l'avenir aussi il verse constamment sur toi la corne d'abondance de sa grâce.

Mi-avril 1860, à sa mère :

Après les vacances je ne me trouve pas si bien et ne peux encore vraiment m'y retrouver.

Mi-juin 1860: Nietzsche demande à sa mère de lui envoyer « les douze préludes de Seb. Bach ».

12-24 juillet 1860: Vacances de Nietzsche avec Pinder chez son oncle Edmund Oehler à Gorenzen, près du Harz, « où j'ai vécu des jours si merveilleux » (remerciements à l'oncle) qui le rendent nostalgique. Le fruit de cette période éclôt avec la fondation de « Germania », société des arts et des sciences du trio Wilhelm Pinder (poète), Gustav Krug (compositeur) et Nietzsche; cf. la « Vie » scolaire de l'été 1864:

La livraison mensuelle de traités de compositions et de leur critique, tout comme les réunions quadri-annuelles, contraignaient l'esprit à considérer plus précisément de petits mais excitants domaines, et d'un autre côté à contrecarrer, par un apprentissage approfondi de l'art compositionnel, l'effet aplatissant de « l'improvisation » [Phantasieren]. (18[2]1864)

Début août 1860, à Rosalie Nietzsche:

Ainsi [à Pforta] nous nous levons à 5 h. moins 5, nous avons jusqu'à 5 h.15 pour faire notre toilette et pour nous habiller, puis nous avons étude jusqu'à 5 h.45, et ensuite mangeons le déjeuner. À 6 h. c'est la prière et juste après commencent les classes.

L'après-midi on nous a accordé, entre 4 h. et 4 h.30 une demi-heure de liberté. En outre le samedi, le mercredi et le jour d'étude nous avons permission de sortie à l'extérieur en plus de l'habituelle promenade du dimanche.

De tout ce qui se faisait au Gymnase, le plus précieux en était l'exercice en style latin: c'était justement un *exercice à l'art*, alors que toutes les autres occupations n'avaient d'autre but que le savoir... Le devoir en style latin n'était que la pure exposition d'un contenu donné, pour lequel les vieux maîtres possédaient une finesse d'oreille depuis longtemps perdue... il [l'élève] en retirait un concept de la hauteur et difficulté de la forme et était absolument préparé au seul vrai chemin, par la pratique. (HTH § 203, *Une préparation disparue de l'art*)

12 août 1860: Pour la première fois depuis onze ans, Wagner franchit les frontières allemandes, enfin autorisé à retourner dans son pays, Saxe exclue.

3 septembre 1860: Nietzsche prie sa mère de lui envoyer des livres grecs et latins, plus une « Grammaire hébraïque avec Textes choisis. Une Bible hébraïque avec un lexique hébreu. Un Testament grec. »

25 novembre 1860, à sa mère, alors qu'il commence à travailler sur le récit de « Ermanarich », roi des Ostrogoths:

Chère Maman !

En ce cher jour de la Fête des morts j'ai plus que jamais pensé à vous

et souhaité célébrer ensemble en votre compagnie cette fête. Merci mille fois pour ta gentille lettre ; elle était comme écrite de ma propre âme et me fit si vivacement souvenir de nos chers défunts. Hier vers 6 h. à la sonnerie des cloches je pensais à vous très fort et aux heures que nous vivions les années précédentes ensemble.

3 décembre 1860, à sa mère :

Notre rencontre de hier m'a beaucoup plu ; c'est bien plus chaleureux [*gemütlich*], quand personne n'est là. Nous pouvons mieux en jouir.

Nietzsche souhaiterait recevoir pour Noël les œuvres de Shakespeare en allemand et un « recueil de chorals domestiques, comme celui qu'a oncle Edmund, où tous les chorals sont dans leurs formes originales ».

1861

Dostoïevski publie « Humiliés et offensés », Bachofen « Das Mutterrecht » ; Brahms compose ses quatuors op 25-26 ; guerre de Sécession aux USA, abolition du servage en Russie, mort de Guillaume IV : Guillaume I^{er} roi de Prusse.

Nietzsche souffre dès cette année-là de maux de tête durables, de problèmes respiratoires, d'inappétence et d'insomnies, surtout en début et fin d'année.

Il esquisse parallèlement à son oratorio de Noël une « Annonce à Marie » pour chœur, soli et fugues, quatre pièces pour orgue (perdues) intitulées « Noël », « Mardi gras », « Pâques » et « Jour de confession », une fantaisie pour deux pianos sous le titre « Douleur est le ton fondamental de la nature », et un poème symphonique sur Ermanarich à quatre mains, musique descriptive avec programme et action écrits dans l'esprit de Byron.

Plusieurs textes sont rédigés pour « Germania » : poèmes, drames, commentaires sur la découverte de Hölderlin, le poète préféré (surtout son *Empédocle*). Un des professeurs de Pforta conseillera à l'adolescent de « s'en tenir à un poète plus sain, plus clair et plus allemand ».

14 janvier 1861 : Lettre-manifeste de Nietzsche à Krug et Pinder sur « La réorganisation [*Umgestaltung*] de l'oratorio », prise de position importante eu égard au *Zarathoustra* futur, dans laquelle il s'insurge contre l'assimilation hâtive et dépréciative de ce genre musical à l'opéra, puisqu'il est « magnifiquement plus simple, il doit à vrai dire exister en tant que musique qui élève, voire même de manière rigoureusement religieuse... [n'excitant] aucun autre sens que l'ouïe ».

C'est plus le traitement auquel il est soumis (morcellement excessif de parties non mises en rapport, manque d'unité) plutôt que le genre oratorio lui-même qui en empêche la large diffusion. Nietzsche refuse l'argument de l'inculture :

Qu'une fugue puisse être également ressentie par des non-cultivés, personne ne le niera, surtout si elle est courte et forte et n'est pas exécutée à travers d'innombrables mesures en sonnante mal et de

manière ennuyeuse. Mais la raison principale pour laquelle l'oratorio est trop peu populaire* provient de ce que la musique est souvent mêlée sans bonheur d'éléments mondains. Et l'exigence principale est qu'il porte au front de toutes ses parties le sacré et le divin. Ainsi tout oratorio doit satisfaire à ces trois exigences, montrer partout un caractère d'unité cohérent, pénétrer profondément dans l'âme [*Gemüth*], et enfin être constamment strictement religieux et porteur d'élévation.

Mais pour ce faire il faut supprimer le récitatif :

Si le récit est incontournablelement nécessaire, les paroles en devraient être prononcées selon moi sur la musique accompagnante. Ainsi un nouvel élément, mélodramatique en fait, entrerait dans l'oratorio.

Nietzsche veut éliminer « tout inchantable », et le remplacer « par des interludes musicaux de même caractère que le récit ».

Mi-janvier 1861, à sa mère, cette formulation inaugurale des processus pathographiques qui accompagneront désormais ses états valétudinaires :

Je me trouve ces jours vraiment pas bien, mais ne sais d'où ça vient. J'ai constamment des migraines ; toute la tête m'est prise ; puis le cou me fait mal à chaque mouvement, tout comme le larynx quand je respire. Je n'ai pas du tout dormi les deux dernières nuits, mais gelais et transpirais alternativement. Je ne sais pas vraiment quoi en penser, tout autour de moi c'est comme un rêve.

À la fin du mois, il se croit sorti d'affaire, mais rechute, et lui écrit :

Mon humeur est extrêmement triste... – Si seulement je savais d'où vient tout cela.

12 février 1861 : Naissance de Lou Salomé à Saint-Pétersbourg, cadette de trois frères ; elle écrira plus tard (Astor, p. 14) : « Le sentiment d'être lié aux hommes par des liens fraternels fut tellement évident pour moi dans le cercle familial... qu'il n'a cessé de s'étendre jusqu'à tous les hommes de la terre ; à toute époque, il m'a semblé qu'un frère se cachait en chacun des hommes que je rencontrais. »

16 février 1861, à sa mère :

Chère Maman !

J'en ai sincèrement assez de ces maux de tête ; cela ne s'améliore pas et revient toujours. Le plus petit effort de la tête me provoque des douleurs... Si seulement je pouvais me promener beaucoup chaque jour !

Fin février 1861, à sa mère :

Ce matin encore ça ne veut aller avec les travaux, les migraines se sont remises en route. Je dois peu à peu m'y habituer.

La machinerie cérébrale de Nietzsche met en branle des flots de douleurs lancinantes qui ne le quitteront plus guère ; l'adolescent comprend que toute pensée équivaldra à une souffrance, que la promenade lui est une thérapeutique essentielle, et que ces maux l'assiégeront périodiquement ; il doit donc s'y habituer.

mars 1861 : Nietzsche et son ami Krug découvrent *Tristan et Isolde* en réduction pour piano :

Tout compte fait, je n'aurais pu supporter ma jeunesse sans musique wagnérienne... Dès l'instant où il y eut une réduction pour piano du Tristan – mes compliments, Monsieur von Bülow ! –, je fus wagnérien... Cette œuvre est sans aucun doute le *non plus ultra* de Wagner. (EH, ... *si avisé*, § 6/23)

5 mars 1861, l'oncle Edmund Oehler à son neveu Friedrich : « Le jour solennel de ta sainte Confirmation approche... Le ciel tout entier et ton père saintement endormi et ta grand-mère saintement endormie prient pour toi, afin que tu tiennes fidèlement et inviolablement ton serment de baptême, et que tu tiennes fermement à la foi du Sauveur et ne chancelles pas. »

10 mars 1861 : Confirmation de Nietzsche à Pforta en compagnie de Deussen, par le pasteur et tuteur Buddensieg ; à sa mère, quelques jours après :

Comme c'était bien que vous ayez célébré avec moi cette journée sainte et importante de Confirmation !

Comme athée, je n'ai jamais dit à Pforta la prière à table et mes maîtres ne m'ont jamais désigné comme inspecteur hebdomadaire. Tact ! (42[68]1879 [il se trompe sur le deuxième point au vu de ses lettres des 13.3 & 28.5.1864])

13-24 mars 1861 : Scandale de « Tannhäuser » à Paris, monté après 164 répétitions ; troubles politiques anti-Autrichiens menés par les membres de l'aristocratique Jockey-Club parisien (la princesse de Metternich était l'instigatrice de l'opéra de Wagner à Paris). Le compositeur retire l'œuvre.

Début avril 1861, à l'oncle Oehler :

Que ce jour grave et saint puisse toujours me flotter devant l'âme dans toute ma vie future et me rappeler les promesses et confessions solennelles que j'ai prononcées alors !

De ce mois datent les premiers ennuis de Nietzsche avec mère et sœur au sujet de la religion. À sa mère :